



www.comptoirlitteraire.com

présente

“Visions d’Anna ou le vertige” **(1982)**

roman de Marie-Claire BLAIS

(176 pages)

pour lequel on trouve un résumé

puis successivement l’examen de :

l’intérêt de l’action (page 2)

l’intérêt littéraire (page 5)

l’intérêt documentaire (page 12)

l’intérêt psychologique (page 17)

l’intérêt philosophique (page 34).

Bonne lecture !

Dans le Québec des années 80, à Montréal vraisemblablement, on suit d'abord et le plus souvent Anna, une jeune fille «*taciturne et fermée*» sur elle-même qui, après une longue fugue dans le Sud, à Paris, etc., a décidé de revenir chez sa mère. Mais, toujours «*dressée, vindicative*», elle reste dans sa chambre, où elle laisse se dérouler sur le mur «*la majesté de ces silencieuses visions*», tandis que sa mère, Raymonde, une criminologue qui tente de rééduquer des délinquants, et se voue à leur défense, reçoit des collègues de l'Institut Correctionnel.

Anna se dresse contre sa mère, contre son père, Peter (un chorégraphe états-unien qui, d'objecteur de conscience drogué, est devenu un directeur de troupe satisfait, à l'esprit conservateur et conformiste), contre l'insensibilité des bourgeois, contre la violence des États, contre la dégradation de l'âme humaine, contre la destruction de la Terre, contre le temps et la mort. Cette révolte l'avait conduite à chercher refuge dans la drogue, à se joindre à des «*gangs de filles*», de «*drifters runaway children*» comme Tommy (un jeune Noir rejeté par des parents adoptifs blancs) et Manon, qui vivent de prostitution et de vols ; à vivre auprès de Philippe, un architecte français soumis à la drogue à laquelle il aurait voulu qu'elle échappe. Elle apprécia aussi Alexandre, le nouveau compagnon de sa mère, écrivain soucieux du sort de l'humanité, qui est parti à la rencontre de miséreux, rencontrant alors une «*femme qui venait d'Asbestos*» qui, avec ses deux fils, fuyait un mari ivrogne.

Anna est proche des deux filles de Guislaine (une amie de sa mère) : Michelle et Liliane. Michelle, la plus jeune, est, elle aussi, en plein désarroi : elle, qui reproche à sa mère de l'avoir conçue sans l'aimer, qui pourrait devenir une musicienne, est droguée, alcoolique, anorexique, suicidaire, tourmentée par la peur de catastrophes. Liliane, au contraire, est forte, dotée d'une inépuisable vitalité, d'une générosité qui la pousse vers l'enseignement et le souci des autres et de la planète, d'une chaude sensualité qui la porte vers les femmes, ce qui scandalise ses parents : Guislaine, médecin qui, découragée par ses deux filles, et révulsée par la sécheresse du froid sociologue qu'est son mari, Paul, comme par la hautaine bourgeoise qu'est la mère de celui-ci, envisage d'aller exercer bénévolement au Brésil.

Alors que Raymonde reçoit ses collègues qui veulent ouvrir «*d'autres Centres Sécuritaires*», Anna l'entend s'y soustraire, et ouvre sa porte. Sa mère, qui n'avait jamais cessé de l'espérer, en la serrant contre son cœur, se dit : «*Je pense que cette fois elle est de retour*».

Analyse

Intérêt de l'action

Dans «*Visions d'Anna ou le vertige*», Marie-Claire Blais poussa plus loin la technique très particulière qu'elle avait adoptée dans «*Le sourd dans la ville*». La structure du texte, qui n'est pas commandée par la dynamique interne d'une véritable action mais par une démarche intellectuelle qui lui est extérieure et dont il n'est que la démonstration, qui est écrit presque exclusivement sur le mode de la pensée plutôt que de l'action, suit le mouvement d'une méditation. Le nombre des situations est limité ; mais elles sont ressassées, le même message étant répété à intervalles réguliers, à travers non seulement le personnage qui lui donne son titre mais plusieurs personnages adjutants. D'ailleurs, le titre, «*Visions d'Anna*», ne rend pas bien compte de la nature du texte, car la focalisation n'est pas toujours sur Anna : elle se déplace sur les différents personnages qu'a isolés le résumé (Anna, Raymonde, Peter, Tommy et Manon, Alexandre, Rita, «*la femme qui venait d'Asbestos*», Philippe, Michelle, Liliane, Guislaine, Paul, la mère de celui-ci), certains d'entre eux ou certaines situations ne pouvant d'ailleurs être connus d'elle. Ses visions sont des souvenirs («*elle voyait passer Tommy, Manon*», [page 132]), des rêves (comme celui de la page 66), des hantises, des jugements sur le monde actuel : «*Les visions d'autrefois seraient dissipées au loin, s'affolant seules dans la mémoire d'Anna, dans sa conscience, courant, galopant seule [sic]*» (page 92). On découvre aussi celles d'Alexandre (pages 24, 27-28), celle de Raymonde (page 25 : elle s'exprime à la première personne), celles de Tommy (pages 55, 60), celles de Peter (page 91), etc..

Le résumé, lui aussi, ne rend donc pas bien compte du texte, car celui-ci, divisé en trois chapitres (pages 9-34 ; 35-128 ; 129-169), sans qu'on puisse en déterminer la raison (les deuxième et troisième permettent un «rembrayage» pour un autre tour), eux-mêmes coupés en très longs paragraphes (pages 9-23 ; 23-27 ; 27-28 ; 28-30 ; 30-34 ; 35-37 ; 37-41 ; 42-42 ; 42-44 ; 44-52 ; 52-57 ; 57-70 ; 70-75 ; 76-77 ; 78-80 ; 80-85 ; 85-90 ; 91-124 ; 125-128 ; 129-130 ; 130-137 ; 137-139 ; 139-142 ; 142-144 ; 144-147 ; 147-154 ; 155-158 ; 159-160 ; 161-165 ; 165-167 ; 168-169), est très dense, très compact, se déroulant presque sans points, étant porté par le rythme de longues phrases incessantes qui roulent dans des tourbillons de mots, de voix et de pensées. De sa plume qui jamais ne se pose, ou à peine, Marie-Claire Blais capte avec une intensité poignante la fugacité des êtres, fait apparaître un personnage, l'éclaire un temps plus ou moins long, puis le fait disparaître, quitte à le retrouver plus loin. On passe sans aucune transition, on glisse plutôt, d'un personnage à l'autre :

- parfois avec la présence d'une virgule (exemple, page 122, de Guislaine à la grand-mère) ;
- parfois avec la présence d'un point (exemples : page 64, de Tommy et Manon à Anna ; page 73, de la bicyclette d'autrefois à celle d'aujourd'hui ; page 82, de Tommy et Manon à Anna et Peter ; page 135, d'Anna et Peter à Guislaine et Michelle) ;
- parfois sans aucune ponctuation (exemples : page 46, de la vieille dame à Peter ; page 47, de Sylvie à Michelle ; page 52, de l'autobus d'Alexandre et Rita à Michelle ; page 57, de Michelle à Anna ; page 74, d'Anna à Michelle ; page 82, d'Anna et Peter à Tommy et Manon ; page 97 de «*pensait Anna*» à «*et Michelle s'arrêtait*» ; page 105, de Liliane à Guislaine ; page 119, de Raymonde à Liliane).

D'ailleurs, la ponctuation est souvent incorrecte sinon aberrante, du fait de son absence («*cette évidence morne on vit, on meurt*» [page 150] - «*ils ne savaient rien non plus se persécutant les uns les autres de sons hostiles*» [page 33]) ou de sa présence intempestive («*tout ce qui était humain, donc, cause de souffrances*» [page 76]).

Dans la troisième partie cependant, différentes séquences focalisées chacune sur un autre personnage sont simplement juxtaposées.

Le texte ne se soumet pas aux prescriptions temporelles : les sentiments, les souvenirs, l'évocation des êtres surviennent au gré des affinités affectives. Cela donne l'impression que tout se passe dans un même instant. Ainsi est tissé un réseau si serré que le fil qui unit ces pièces, et qui paraît parfois se briser, continue néanmoins de courir sans interruption. Dans ce courant sont de temps en temps saisis et emportés de simples silhouettes, de courtes scènes, qui peuvent sembler parfois incongrues, intempestives, même si les romans sont souvent constitués d'un tel agglomérat :

- La «*violoniste racontant sa vie musicale*» (page 16).
- Le garçon blond et «*les ailes lisses de ses cheveux*» (pages 16-17).
- «*La petite prostituée de chez Johnson [...] la chaîne de restaurants identiques qui hantaient les villes surpeuplées [...] qui n'était qu'une existence, parmi d'autres.*» (page 18).
- La «*chevrette*» de la «*taverne grecque de la ville*», «*proie encore libre du vendredi saint*» qui va être sacrifiée et à laquelle ressemble Michelle (pages 19-20).
- «*La veste de daim crasseuse*» abandonnée et qui devient «*symbole d'un deuil qui répugnait à chacun, lorsqu'il aimait la vie*» (page 27).
- Le vieux regardant la vieille interrogée par des policiers (page 29).
- La reproduction du tableau de Boudin qui apparaît pages 30-31 puis réapparaît à de nombreuses reprises.
- La violoncelliste bâillant (page 33).
- Le «*grand-père ivrogne ramenant chez lui son petit-fils en pleurs*» (page 50).
- Le «*mathématicien génial de 17 ans*» qui s'est suicidé (page 58).
- Le repas avec de jeunes morts, en fait des «*punks*», que fait Tommy (page 60).
- Les jeux des trois frères observés sur la plage par Tommy (page 61).
- L'hymne à la bicyclette qui «*métamorphosait Tommy*», lui donnait «*la liberté du "drifter"*», lui permettait d'aller, «*rayonnant et libre, comme cet objet volatil [sic] qui le portait si haut, si loin*», elle et lui «*coupant le silence de la nuit de leurs tintements de fêtes*» (page 68).

- La femme «s'efforçant de lire son journal, dans un aéroport, et dont les mains tremblaient», remarquée par Tommy et Manon, qui «reconnaissent ce visage et cette transparence qu'ils auraient demain» (page 70).
- Les «deux garçons déguisés en ballerines» (page 72).
- Les «scènes [...] chargées du même anéantissement, de la même torpeur inorganique» saisies par Tommy et Manon, et dont la juxtaposition est un collage quasi surréaliste (page 81).
- Le «jeune ouvrier rentrant chez son père», qui ne le reconnaît pas, et dont Tommy, qui le voit comme «un esclave», se dit que «ce brave garçon perd sa vie dans le travail».
- Le «garçon noir dégingandé» que voit Rita et qui est «l'incarnation d'une folie vagabonde, disloquée et solitaire» (page 139).
- Ces vacanciers qu'observe Rita : cette «jeune femme vêtue d'un maillot blanc démodé», sa «petite fille qui larmoyait», son «mari obèse» (pages 141-142) - «une femme drapée dans un fichu de soie effilochée, assise toute la journée sous son parasol», et son «mari sédentaire» (pages 142-144) - le «couple qui faisait l'amour, sous ce soleil cuisant» (page 146-147).
- Ce «minuscule enfant africain» (page 149) et ce «garçon d'une douzaine d'années» qui «jouait avec des poupées» (page 150) qu'Anna a remarqué à l'aéroport de Miami.
- L'histoire de Janet et John que Michelle a notée dans un album, celui-ci victime de la drogue, ayant fait avec elle un pacte de suicide qu'elle n'a pas respecté (page 157).

Même si on assiste à la comédie familiale, presque vaudevillesque, de la famille de Guislaine et de Paul, même si on trouve bien quelques marques d'humour («sa crise du Biafra», disaient les parents de Michelle quand elle souffrait d'inanition [page 89] - Liliane aurait essayé de «séduire sa gardienne quand elle n'avait que douze ans» [page 100] - Rita pense que «les gens qui font des écritures toute la journée n'ont pas la tête en ordre» [page 146]), le long déroulement des visions n'est qu'accumulation de protestations, de révoltes, de craintes, de drames, de menaces, de cruautés, d'annonces de catastrophes et de cataclysmes. La même sombre vision est si forte et si présente chez la plupart des personnages que chacun peut prendre, sans l'interrompre, la parole de l'autre, et ainsi exprimer à sa manière, dans la simultanéité, la même peur, la même horreur, la même désespérance.

L'écriture étant donc «drifting away» elle aussi, s'opèrent des glissements de la parole de l'un à la parole de l'autre, comme celui entre Alexandre voyant des jeunes gens arrêtés à la frontière et Anna qui pensait «*drifters, runaway children*» (page 44) ; celui entre Anna et Michelle (page 48) ; celui entre Anna et Tommy (page 55), le passage d'un personnage à l'autre étant plus suggéré qu'indiqué. L'essentiel du livre n'est que monologue intérieur à la troisième personne, d'où les fréquents «pensait Anna», «pensait-elle». La voix de l'autrice se fait aussi parfois entendre : «Paul avait raison, sa mère était réticente... le visage d'une mère qui disait à son fils...» (page 124). Ce puzzle exige évidemment du lecteur une attention soutenue ; il doit accepter de se perdre dans cette prose labyrinthique et désordonnée dont on sort étourdi et épuisé.

Il faut, en effet, en sortir, bien qu'elle pourrait continuer ainsi à rouler longtemps en s'enroulant sans cesse sur elle-même. Mais cette sortie se fait abruptement, même si, dès la première page, sont évoqués «les invités» de la mère d'Anna, ses collègues à «l'*Institut Correctionnel*», et qu'ils réapparaissent à quelques occasions ; même si, à l'avant-dernière page (page 168), il est indiqué que les visions d'Anna sont «finissantes», qu'elles «achevaient» [sic], il reste quelques lignes seulement pour qu'ait lieu la réunion de Raymonde et de ses collègues, pour qu'il y soit question de l'ouverture «d'autres Centres Sécuritaires, d'autres prisons» ; pour que Raymonde se contente d'abord de «regarder ces justiciers» avant de leur dire «soudain qu'elle avait besoin de repos, de réflexion, "une longue année de réflexion"» ; pour qu'Anna «ouvre la porte de sa chambre, quitte son île», et que Raymonde puisse penser «que cette fois elle est de retour», fin qui semble donc être un «happy end» plaqué artificiellement et hâtivement, pour que le livre se termine tout de même sur une timide note d'espoir.

Intérêt littéraire

Dans "Visions d'Anna ou le vertige", comme dans "Le sourd dans la ville", la phrase de Marie-Claire Blais, protéiforme, presque jamais close par un point, ponctuée seulement de virgules, s'étire souvent sur plusieurs pages. Ces virgules furent placées de façon bizarre, irrégulière ou carrément incorrecte ou même aberrante, étant le plus souvent négligées avant les incises et placées seulement après. Cette ponctuation donne à ces longues phrases un rythme syncopé, qui est souvent celui d'une parole exaltée, haletante, frénétique, qui atteint, dans les meilleurs moments, une réelle puissance incantatoire, comme dans celle-ci qui met en scène Tommy et Manon, qui est déroulée avec une magnifique maîtrise au-delà encore de ce qui est ici cité : «*La veille encore, ne s'étaient-ils pas livrés ensemble à la prostitution en un seul enlacement fantaisiste, cette fois sans perfidie, en raccompagnant à son hôtel une vieille femme riche et déchue qui, disait-elle, en les embrassant tour à tour, n'exigeait d'eux, qu'un peu de leur jeunesse, se confondre un instant à leur extase, à leurs jeux lascifs, c'était là son seul espoir, oui, disait-elle, suspendre ce regard qui serait bientôt éteint à la beauté sauvage, énergique de leurs jeunesse, et eux, ces proscrits, pensait Anna, avaient consenti, sans calcul, sans vice, qui sait, refusant l'argent qu'on leur offrait si tel était leur caprice de gratuité, ce soir-là, ils avaient consenti à ce partage, ou à ce don de la décrépitude, parce que cette image de la vieillesse les avait d'abord émus, conquis, sous ces doigts arthritiques qui lissaient les plumes de corbeaux dont ils paraient leurs tempes, les nuits de fêtes, si bien, pensait Anna, que dans ces dédales puants où les menait la faim, ils préservraient souvent, avec leurs têtes qui s'érigaient au-dessus du gouffre, leur dignité d'oiseaux de proie*» (page 133).

Mais, dans la dérive perpétuelle de cette écriture vertigineuse (le sous-titre du roman est : «*le vertige*»), il arrive que la phrase, qui tournoie sur elle-même, repasse par les mêmes noeuds, puis par le même personnage, pour s'évader ensuite, puis revenir ; qui n'obéit plus aux contraintes logiques, se perde dans ses circonvolutions. La syntaxe, prenant modèle sur le rêve, est complètement ouverte à de multiples associations. Ainsi, page 111, s'opère un enchaînement entre «*ces écouteurs et leurs filaments*» (du casque d'écoute que, selon Guislaine, Michelle devrait utiliser) et «*la ramification de ces tuyaux de verre, lesquels permettaient la transfusion du sérum, du sang, dans la vie des grands malades*» (ce qui la ramène à la pensée de son hôpital).

La phrase est donc souvent incohérente et parfois elliptique :

- «*Dans la chambre, interdit de venir ici, et le cœur de Michelle battait*» (page 102).
- «*Elle était engluée dans le mal de son corps comme un papillon dans une toile d'araignée, le papillon, le tissu de la toile, calcinés par le soleil, elle ne bougeait plus, attendait un secours qui ne viendrait pas, Liliane, Liliane, les chaussures délicates, le sac de cuir, oui, elles sortaient ensemble avec plaisir*» (page 102).
- «*Anna elle, n'était pas comme Michelle, une vie, il fallait oser le dire, le penser, une vie embryonnaire, accidentelle, comme on voit sur les routes, des accidents, des morts, des pertes de vie, par oubli, complète distraction...*» (page 119).
- Dans son monologue intérieur, Guislaine, soumise à «*l'incohérence de sa fatigue*» (page 106), fait face à la fois au problème que lui pose Michelle, à ses soucis de médecin, à la nécessité de ne pas froisser Paul (page 105).
- Dans «*Anna ne pensait qu'à elle-même, pourquoi eût-elle réfléchi aux événements du monde, elle ne vivait pas dans un univers d'hommes, c'était un être égoïste, vicieux*» (page 74), comme elle est en présence de Peter, on ne sait si cet «*être égoïste, vicieux*», c'est elle ou lui.
- Dans «*Anne était immobile, contemplant le mur jadis peint en rose, Peter soulevait Sylvie dans ses bras, dans cette attitude, dévouée, aimante, comme il tenait encore au bout de ses bras, Anna, si petite et dure, déjà, sous le ciel pourpre californien, secouée par la force de son père, Sylvie riait de son rire cristallin, sous le ciel pourpre, on eût dit une cascade de pleurs, de sanglots qui déchiraient la poitrine d'Anna...*» (page 134), le segment «*secouée par la force de son père*» s'applique aussi bien au personnage d'Anna qu'à sa jeune demi-sœur.

Ainsi passe dans la matérialité de l'écriture le vertige des personnages, un vertige face auquel le lecteur peut faire les pauses nécessaires ou s'égarer dans les méandres de la pensée, adopter le

point de vue, entrer dans les visions, c'est-à-dire devenir solidaire d'un immense «voyage» rempli de brouillards et d'échos, passant par de longs et ténébreux «tunnels», de laborieuses élucubrations.

* * *

En ce qui concerne le lexique, Marie-Claire Blais peut :

- D'une part, restituer les simples propos avec un réalisme scrupuleux (encore qu'on puisse douter que des clochards montréalais [le mot «clochards» même ne convient pas : on les appelait plutôt alors des «robineux»] puissent dire à Michelle : «*Mais que fais-tu ici, parmi nous, destitués et mourants?*» [page 105]) ;
- D'autre part, user d'une langue très littéraire, montrant son originalité, sinon sa poésie dans ces exemples saisis au fil du texte :

- «*Ces rêves de la nuit qui laissaient en vous leur spectrale mémoire*» (page 12).

- Ceux qui «*s'agitaient contre la ligne métallique de son horizon*» (page 11) sont réduits à leurs pieds qui «*semblaient empreints d'une grandeur forcenée*», qui sont «*charnellement tissés de saison en saison, à un bottillon de cuir, une sandale, ces pieds transpercés de devoirs, combien elle souffrait de les voir errer ainsi jusqu'à leur finale lassitude*» (page 12).

- «*La piqûre produisait dans ses veines une seconde existence qui atténuaît la banalité de la première, c'était une existence ineffable, incandescente, délivrée, personne n'osait nommer l'existence cachée car elle contenait trop de bonheurs, de satisfactions [...] la fulgurance du temps s'étendait partout autour de soi, en ne bougeant plus sur son lit, on descendait vers le vide lumineux et ses promesses de paix, rien n'était exigé de vous, sinon de glisser ainsi, à la dérive*» (pages 13-14).

- Anna se souvient d'«*un garçon blond soulevant en marchant, avec la poussière des quartiers pauvres, en été, un plumage qui semblait trouer l'air, l'air vicié, sans ciel, en apparence, et soudain ces deux ailes qui allaient seules, comme un ornement perdu [...] les ailes lisses de ses cheveux, dans le vent*» (pages 16-17).

- Pour Anna, la vie est «*cette funèbre veillée autour d'un moment de fête*» (page 20).

- Le patron de la taverne grecque est une «*masse de muscles et de bestiale candeur*» (page 20).

- La chevrette de la taverne, «*symbole de la fragilité*», «*était la proie encore libre du vendredi saint, jouant entre les tables, au grésillement d'une musique exilée*» (page 20).

- Le patron de la taverne grecque qui va sacrifier la chevrette est un «*boucher qui incarnait une mafia si sourde qu'on ne la voyait ni ne la reconnaissait, car elle était l'Homme, la Ville comme il l'avait faite, et tout ce que l'homme avait manié et touché à des fins malhonnêtes, sous ce règne d'une peur magistrale, il y avait les femmes inclinées et courbées, et celles qui, comme Michelle, ne savaient rien encore des ordres auxquels elles devraient obéir. Il y avait aussi, pensait Anna, celles qui ne disaient rien et qui souriaient avec complicité comme le faisait la jeune serveuse du patron*» (page 20). Est remarquable ce cercle qui, d'une taverne de Montréal, s'élève jusqu'aux plus ambitieuses considérations, et revient à son point de départ !

- Alexandre est obsédé par «*le fleuve des vivants oubliés*» (page 24).

- «*Contre la permanence de la neige, il y aurait des aubes où le soleil tarderait à poindre dans le vaste ciel gris et blanc*» (page 24).

- Alexandre, qui porte la barbe, «*serait battu comme un vieux moujik avant la trentaine*» (page 24 : quel sens faut-il donner à «*battu*»?).

- «*La jeune femme se mit à crier, longuement, on eût dit que son mal figeait [sic] dans une ascension*» (page 25).

- Un paysan du Pérou se fond «*après une journée de labeur, comme une tache noire dans l'incendie du ciel*» (page 28).

- Les vêtements d'Anna sont «*quelques objets essoufflés par la tyrannie de l'existence*» (page 30).

- On est surpris par «*l'odeur des bêtes dont elle s'accompagnait sur son radeau, en ce coin de naufrage qu'était devenue sa chambre*» (page 32).

- «Il y avait là, tout autour, une pointe d'île, de mer, qui continuait de l'isoler de tout.» (page 32), la mention de cette «île» revenant de nombreuses fois (pages 148, 159), d'où «sa pointe insulaire» (page 131), «cette vie insulaire dangereuse» (page 147).
 - Le monde est devenu «cette vieille tapisserie honteuse» (page 33).
 - Un «petit vieux se sentit momifié, dans cette raideur crasseuse de l'hiver qu'il portait encore dans ses vêtements dont il ne changeait jamais» (page 35).
 - Les deux fils de Rita «venaient de subir ce frisson de l'existence qui se défait, terreur de tous les vivants» (page 36).
 - Pour Anna, «la phrase méprisante que venait de prononcer son père tombait avec son âme lacérée, dans le feu, parmi les branches mortes, piétinées et calcinées» (page 39).
 - Les enfants victimes de la sévérité de leur mère sont «de premières fleurs tuées par le gel» (page 42).
 - Sylvie est une «boule de chair rose» (page 46).
 - Pour Anna, après la guerre, «les présidents et leurs armées survoleraient nos cratères de sang et de cendres, ils iraient en hélicoptères, heureux vacanciers fuyant les charniers d'os et de sang, loin de notre agonie longue et cruelle» (page 47).
 - Michelle sent «la transparence de la flamme de cet été» (page 48).
 - L'«overdose» de drogue procure «l'éblouissement d'une infinie seconde» (page 49).
 - Pour Philippe, les bâtiments universitaires sont «nos cathédrales d'aujourd'hui» (page 49).
 - Avec le «grand-père ivrogne ramenant chez lui son petit-fils en pleurs» qu'il voulait obliger à mettre «ses mitaines» [moufles] tandis qu'«il laissait glisser sa main nue le long des murs», «toute la détresse du monde semblait s'être réfugiée là [...] dans l'attelage de ces deux misères [...] par une nuit sinistre où rien, pas même une ville, ne pouvait soudain avoir une âme» (page 50).
 - D'un chien, se trouvant dans le Sud, se dégageait «un brouillard de chaleur aussi intime qu'une seconde peau, évanescante, s'émettant peu à peu dans l'air épais» (page 51).
 - «Des troupeaux de chiens [...] viendraient aux portes des hôtels, envahiraient nos jardins, nos maisons, cisaileraient les peaux des hommes de coups et de morsures, dans cette lutte de la mendicité où ils avaient toujours été les vainqueurs» (page 51) - «De nobles chiens errants, affamés mais lucides observent cette décadente race supérieure, celle des hommes, que ne rachetaient plus les gestes de l'amour» (page 147).
 - Anna est sensible à la «soyeuse espérance» de Michelle (page 54) et, pour qualifier Sylvie, parle de cette «innocente soyeuse vie» (page 74).
 - Tommy sent «la brise fétide de la mort qui venait de l'océan» (page 61).
 - Pour Anna, aucun des gouvernants «n'annonçait à son peuple qu'il souffrait de la maladie d'Anna, et que cette maladie était incurable et que c'était une indigestion de sang» (page 65).
 - Un «torrent de sang clair jaillissait soudain des genoux» de Michelle, et «Anna avait le présage que cette écluse de sang était là, comme une promesse de création qui ne serait pas accomplie, que la flamme créatrice qui hésitait dans ce cœur, serait demain meurtrie, ensanglantée» (page 66).
 - Des roues de bicyclette «la nuit, sciaient le silence d'un froissement aussi discret que l'apparition d'un insecte» (page 67). La bicyclette et Tommy «coupaient le silence de la nuit de leurs tintements de fêtes» (page 68).
 - «Ce prince dont la tête touchait aux nuages du ciel» (page 68) est le «punk» Tommy.
 - La guerre du Vietnam est évoquée avec une frénésie haletante : «Des jeunes gens, comme Peter, tuaient à sa place, bombardaien des villes, des villages, au napalm, tuaient, tuaient sans remords, parfois avec exaltation, ils tuaient de près ou de loin, de leurs hélicoptères, exaltés, oui, pas seulement par la frénésie que leur procuraient le LSD ou d'autres drogues, mais par le brouillard de sang qui montait de la terre dévastée, s'ils continuaient de tuer, c'est donc qu'ils avaient connu cette coupable exaltation.» (pages 73-74).
 - Anna imagine, lors de la guerre, «un ciel armé de toutes les colères, de toutes les vengeances» (page 78).
 - Pour elle, «le glas de la terreur avait sonné», et le monde bourgeois est «déjà effrité sous le choc de toutes ces dents souterraines qui le minaient» (page 79).

- Tommy et Manon sont vus par Anna comme «*les vivisecteurs de l'humanité dont ils soulevaient jusqu'à nous les entrailles*» (page 80).
- Ils sortent de «*l'humus des villes*» (page 80).
- «*Tommy frottait dans le sable son front mutilé de cris*» (page 85).
- À Los Angeles, Anna subit «*le débridement du ciel [...] l'eau et le ciel, brisant les paupières comme une ligne de feu [...] la nudité des paysages comme leur foisonnement, l'incandescence de ces paysages*» (page 91).
 - Elle perçoit «*ces visions galopantes dans l'œil de Peter qui avait pris de l'acide*» (page 91).
 - Peter «*bondissait comme une balle dans son panier*» (page 92).
 - Pour Michelle, «*il eût fallu dormir là, se pétrifier dans les larmes de la Terre, chacun n'avait-il pas besoin de ce repos scellé avec la terre*» (page 97).
 - Liliane ne veut pas que Michelle meure «*"gelée" comme une perdrix tuée par un chasseur dans les bois*» (page 99).
 - Pour Michelle, «*chacun de ces fertiles battements de cœur enfante la même mort*» (page 100).
 - Guislaine voudrait échapper à «*cette vie expirante des villes*» (page 102).
 - Michelle «*était engluée dans le mal de son corps comme un papillon dans une toile d'araignée*» (page 102). Elle est séparée de son père par «*tous ces noeuds d'une stérile angoisse*» (page 104). Elle est «*comme une petite bête, humant le parfum de votre chair, de vos vêtements*» (page 107).
 - Pour Guislaine, un «*ouvrage philosophique*» n'est qu'un «*tissu de mots sobres et muets*» (page 106).
 - Les enfants sont des «*fauves doux, langoureux*» (page 107).
 - Pour les parents de Liliane, elle est «*cette géante chose constellant leurs vies*» (page 119).
 - Liliane parle «*d'une promenade nocturne sur un lac gelé*» (page 120) où, «*sous l'apparente surface gelée, des incendies couvaient*» (page 121).
 - Elle dispense à Michelle une «*tendresse nourricière*» (page 125).
 - Tommy et Manon se mêlent «*à un cortège de funérailles noires ; eux qui n'avaient aucun respect pour la civilité blanche, unissaient leur destin de couple mortel à celui ou celle qui reposait là, compact et isolé sous un couvercle de fer, dans ce cortège tous les visages souriaient, immolant dans l'air déjà fébrile cette fébrilité du blanc des yeux dans des visages sombres, et l'éblouissement de dents immaculées dans la lumière [...] ne comprenant pas, soudain avertis par cette aile de la décomposition qui bourdonnait dans l'air, que l'âme du défunt, ranimée par la joie de ces visages, la musique de ces corps qui dansaient, écartait le couvercle de fer, s'emparait des gerbes de fleurs qu'elle dilapidait avec elle-même dans la nature, sous le ciel bleu, vivace et ardent, s'écriant : "je suis délivrée, désormais libre de tous vos maux, je me disperse comme le pollen des fleurs, je me répands dans la fluidité de l'air, du ciel, de l'eau"*» (page 132).
 - Tommy et Manon montrent une «*dignité d'oiseaux de proie*» (page 133).
 - Au sujet du «*garçon noir*» que voit Rita, elle se demande : «*Ce rire, cette démarche étaient-ils crucifiés à un passé de violences?*» (page 139).
 - Un homme, observant de loin une femme, «*étendait son autorité, de cette pointe d'un sein qu'il avait humecté de la caresse de son œil, comme l'eût fait une mouche sale, jusqu'à ces installations nucléaires s'érigent avec la puissance de son sexe*» (page 141).
 - «*La seule passion féroce d'Anna étant ce désir d'une telle neutralité*» (page 148).
 - Le «*minuscule enfant africain*» qu'Anna a remarqué à l'aéroport de Miami est pour elle «*l'un des anciens princes de sa race*», «*un jeune roi à la dérive*» (page 149).
 - La drogue procure «*une ivresse calmante*» (page 157).
 - «*Michelle écrirait une fugue wagnérienne où aux sons des cloches se mêlent l'écho sombre des bombes et les cris de ceux dont les larmes ont été brûlées*» (page 158).
 - Pour Anna, «*une légère boule de gaz empoisonné tuait toute vie en deux minutes*» (page 160).
 - La télévision, les journaux, montrent des «*visages burlesques si peu liés à la responsabilité de vivre*» (page 163).

- Pour Liliane, «la maison de Guislaine, de Paul [...] ressemblait à son embarcation à voiles» (page 163).
- Autour de Rita régnait «une brume persistante, presque nocturne, malignement zébrée de teintes roses à l'heure du soleil couchant» (page 166).
- Anna et Philippe ont connu ensemble des «limbes» (page 168).
- Il lui recommandait : «Pars, tu dois partir, la forme de ta tête pourrait s'incruster à jamais au creux de mon épaule» (page 168).
- Michelle est si gracile et si fragile qu'«on sent son aile frôler à chaque instant l'angle dur qui la déchirera».
- Les êtres inconscients sont «capitonnes dans leurs blanches souillures», tandis que la Terre devient «un charnier de jeunes morts».
- Anna imagine un mythique ordonnateur du pouvoir mâle : «Le grand Cerveau exultait... Il était le dieu de la force et sous sa voix corruptrice on chantait, tuait».

Ainsi, Marie-Claire Blais usa de toute la palette des figures de style pour tendre à une forte expressivité qui frappe en particulier dans la description de cette vision : «L'air se resserrait sur vous, le cœur, la poitrine battaient convulsivement dans un dernier souffle, on voyait le squelette, les petits os déjà fondus, on voyait le cœur palpiter une dernière fois dans un effort immense, sous la peau noire décharnée des enfants du Biafra, et maintenant Michelle éprouvait cette agonie silencieuse, ils mouraient tous avec elle, à travers elle, et ses parents mouraient aussi, et Liliane, et ces jeunes gens qui jouaient du Vivaldi, pendant que les autres mangeaient et digéraient, quand au dehors, les vautours attendaient, guettaient, planaient au-dessus de leurs têtes, les seuls qui ne mouraient pas étaient les vautours, pensait Michelle, la vision, l'hallucination de Michelle étaient claires, elle revenait à la maison comme d'habitude, très tard, ses cahiers de musique sous le bras, et elle constatait qu'ils avaient tous été anéantis par le feu, ses parents, Liliane, et des milliers comme eux, autour, la maison, les meubles, n'avaient subi aucune détérioration, aucune brisure, mais sous le ciel roussi par le feu, chacun avait été livré aux flammes silencieuses, chacun avait été pulvérisé, par surprise, les corps rouges de ses parents étaient là, et le corps roussi par le feu de Liliane, aussi, et des milliers, tout autour, debout ou couchés, sous la fine couverture de leur peau roussie par le feu, déjà, et Michelle pleurait des larmes sèches, c'étaient des larmes qui sentaient le feu et elles étaient vitées» (pages 126-127).

* * *

Cependant, le texte présente aussi des formes regrettables sinon tout à fait contestables. Certaines peuvent être dues à la négligence de l'éditeur qui n'a donc pas évité les inévitables coquilles des fabricants de livres québécois : «se front muet d'Anna» [page 22] - «jamais son IQ n'attendrait 190» [page 58] - «objecteur de conscience et sans partie» [page 73] - «Ghislaine» [page 109, alors que partout ailleurs on lit évidemment «Guislaine»] - «la pensée de camionneur» [page 145]).

Doit-on lui attribuer aussi un curieux usage des majuscules? On en trouve qui sont injustifiées :

- dans «les Zonards de Paris» (page 16), puisque les clochards parisiens ne méritent pas la majuscule qu'on donne à un nom de peuple ;
- dans «Zone» (page 80) qui désigne, cette fois, le monde des «drifters» ;
- dans «parents Anglo-Saxons» (page 62) car un adjectif de nationalité ne prend pas de majuscule en français.

On constate une confusion et une regrettable répétition dans «l'Homme, la Ville comme il l'avait faite, et tout ce que l'homme avait manié» (page 20) puisque, majuscule ou pas, ce sont toujours les mâles qui sont désignés alors qu'habituellement «Homme» désigne l'humanité.

On doit corriger le texte pour bien mettre une majuscule au mot «Terre» chaque fois qu'il désigne la planète.

Il est sûr qu'il faut bien attribuer à Marie-Claire Blais, du fait de la rapidité de l'écriture, des maladresses, des impropriétés, des barbarismes, des fautes. On lit :

- «Paroles usées jusqu'à la lie» (page 11), au lieu de, semble-t-il, «jusqu'à la corde».

- Pieds «*charnellement tissés de saison en saison, à un bottillon de cuir, une sandale* (s'il n'y a qu'une chaussure pour deux pieds, ce n'est évidemment pas très commode !), ces pieds transpercés de devoirs» (page 12) : la ponctuation est déficiente.
- «*Effraction à la loi*» au lieu d'«*infraction*» (page 21).
- «*Autocratie des lois sociales*» (page 43) au lieu de «*dictature*».
- Il est dit de la «*démarche*» de Michelle qu'elle est «*évasive*» (page 48), alors que le mot ne s'applique qu'à des paroles, à la rigueur à des gestes.
- La bicyclette serait un «*objet volatil*» (page 68) alors que «*volatil*» s'applique à ce qui passe spontanément ou facilement à l'état de vapeur : il faudrait «*volatile*» qui signifie «qui peut voler, qui a des ailes».
- «*Démarche érodée*» (page 69), qui pourrait se traduire par «*démarche affaiblie*».
- «*Les pièces de cette charpente qu'était l'univers de Peter [...] étaient rongées en dessous par la faim de carnassiers tels que Tommy, Manon*» (page 70) : on peut s'étonner de cet univers qui n'est qu'une charpente, et de ces carnassiers qui sont plutôt des termites !
- «*Tout ce qui était humain, donc cause de souffrances, devrait être éclipsé de la mémoire*» (page 76).
- On s'étonne de cette définition évidente du meurtre : «*acte [...] qui consistait à interrompre violemment la vie d'autrui*» (page 77).
- «*Cette nostalgie d'un monde perdu, lequel ne serait plus gouverné par les lois pures du sang, de la tradition*» (page 81) : ce n'est pas le monde perdu qui ne serait plus gouverné ; s'il est perdu, il n'existe plus ; c'est du gouvernement du monde nouveau qu'il s'agit en fait.
- Les visions d'Anna «*galopant seule*» (page 92).
- «*Tous accourraient à ses sens*» (page 97) : c'est ambigu.
- «*Groupe écologique*» (page 104), «*réunion écologique*» (page 161), au lieu de «*d'écologistes*» ;
- «*Michelle était douée pour ce martyr*» (page 108), au lieu de «*martyre*», le martyr étant la victime du martyre comme on le constate page 145 où Pierre est «*un vrai martyr*».
- À «*la forme d'une sexualité déviant*e» que serait l'homosexualité de Liliane est opposée «*le débordement d'une luxure de vivre*» (page 113) : on est étonné dans les deux cas : ne vaudrait-il pas mieux «*une forme de sexualité déviant*e» et «*un débordement de luxure*» ?
- Par rapport à Michelle, Guislaine est «*importunée de son affection*» (page 118).
- «*Conçue une nuit d'hiver sans l'aimer*» (page 119), au lieu de «*conçue... sans qu'on l'ait aimée*».
- «*Trop de pressions morales auprès de ces universitaires*» (page 124) au lieu de «*sur*».
- «*Ce don de la décrépitude*» (page 133) alors qu'il faudrait «*ce don à la décrépitude*», le don de Tommy et Manon étant fait à la décrépitude d'une vieille femme.
- Un homme porterait un «*bikini entrouvert*» (page 144) : «*slip*» conviendrait mieux, le bikini étant un costume de bain féminin et comportant de ce fait deux pièces (comme l'indique «*bi*»), et «*entrouvert*» laisse perplexe !
- «*Son culte complimenteur à lui-même*» (page 144) : c'est du charabia pour désigner simplement le narcissisme !
- «*Le lit du camionneur portugais était toujours là, avec ses ombres boiteuses coulant sous les draps*» (page 146) : ces ombres qui boitent laissent sans voix !
- Rita a connu un «*détachement serein, migrateur*» (page 146) qui semble plutôt être le détachement que lui a procuré sa migration.
- À «*vie abaissante*» (page 146) on préfèrerait «*vie humiliante*».
- «*Isolatrice*» (page 153) est un adjectif qui n'est pas dans les dictionnaires français.
- Michelle pourrait «*rentrer dans une classe de composition*» (page 158) alors que, comme ce serait pour la première fois, «*entrer*» conviendrait mieux.
- «*Oisiveté de survivre*» (page 162) est une expression incompréhensible. Devrait-on avoir «*possibilité*» ?
- «*Leurs tromperies les avaient-ils tous aveuglés*» (page 162) au lieu de «*avaient-elles*» ;
- «*Ces voix [...] qui n'aspiraient tous qu'à...*» (page 168) au lieu de «*toutes*».
- Anna reproche aux autres de rester «*capitonnes dans leurs blanches souillures*». Mais «*capitonné*» ne peut s'appliquer qu'à un objet qui est rembourré. On préfèrerait donc lire «*pelotonnés*», «*blottis*» !
- «*Leurs arsenals*» (page 47) : au Québec, on ne sait pas donner aux mots en «*al*» leur pluriel correct.

D'ailleurs, apparaissent aussi quelques québécois :

- «*Gang de filles*» : une «gang» est au Québec une bande, un groupe, le mot n'ayant pas le sens d'association de malfaiteurs qu'a le «gang» en France.
- «*Mitaines*» (page 50) désigne au Québec des «moufles».
- «*C'est bien comme toi de t'endormir toute habillée*» (page 66) : «c'est bien toi...».
- «*Reconduire à l'école*» (page 67) se dit au Québec là où «conduire» suffirait.
- Être «*en santé*» (page 126) : en France, on précise : «être en bonne santé» ;
- «*L'étéachevait*» (page 137), «*les visionsachevaient*» (page 169), pour «s'achevait», «s'achevaient», la transitivité ou l'intransitivité des verbes étant mal respectées au Québec.
- «*Jeunesse*» (page 142) a le sens de «personne jeune».
- Le «*vous autres*» de la douanière (page 153) est une forme familière encore très usuelle.

D'autre part, de nombreux mots anglais parsèment le texte, qui se justifient du fait que :

- Peter est états-unien («*Dad*» [page 38] - «*forbidden*» [page 39] - «*You are drifting away*», «*drifting away*» étant ensuite repris pour décrire le glissement de la bicyclette d'Anna [page 40]).
- Les parents de Tommy sont «*Anglo-Saxons*» (page 62) : ils le traitent de «*pusher, a juvenile prostitute, to stay away from them*», page 55, leur «voix» résonant encore page 85 : «*juvenile prostitute, runaway children*» ;
- Anna a voyagé à travers les États-Unis ; d'où «*drifters, runaway children*» - «*paraphernalia*» (page 157, dont on fait le nom d'une drogue alors qu'il s'agit de l'attirail nécessaire pour la prendre) - «*pimps*» (proxénètes) - «*punks*» - «*survival food*» [page 162]).
- Le vocabulaire du monde de la drogue est anglais : «*coke*» (qui désigne la cocaïne tandis que «*Coke*» [page 18] désigne le Coca-Cola) - «*dope*» (page 105) - «*joint*» - «*hasch*» - «*overdose*» (page 45) - «*pot*» - «*pushers*» - «*sniffé*» - «*trip*» (qui est traduit aussi : «*si tu as fait un mauvais voyage, ils ne doivent rien en savoir*» [page 105]).

Vivant depuis longtemps aux États-Unis, Marie-Claire Blais succombe à des anglicismes :

- «*IQ*» au lieu de «QI», quotient intellectuel (page 58).
- «*Contempler cet amour de la mort*» (page 58), au sens de «considérer», anglicisme dont elle est d'ailleurs coutumière.
- «*Couper l'usage des drogues*» (page 93).
- Les passagers de l'avion sont «*confortables*» (page 150) alors que, en français correct, ce sont les sièges qui le sont !
- «*Confronter les meurtres de l'Histoire*» (page 163) au lieu d'«affronter», de «faire face à».

On remarque encore des répétitions :

- celle de «*l'ennui, le dégoût, le désenchantement de vivre*» (pages 22, 23) ;
- celle du verbe «*penser*» («*elle pensait en serrant Anna contre son cœur, je pense que cette fois elle est de retour*» (page 169) ;
- celle du verbe «*glisser*» (pages 14, 40, 70 ; 76, 77, 78 (en haut et en bas), 91, 92, 94, 96), en particulier le glissement d'Anna sur sa bicyclette, mais aussi le glissement «*à la dérive*» ;
- celle de «*Liliane*» (page 58 : «*attendaient Liliane, la nuit, parfois jusqu'à l'aube, buvant des cafés, tout en parlant de Liliane*») ;
- celle de «*charpente*», dans un passage, page 79, qui est décidément mal organisé ;
- celle de «*contempler*» dans «*il contemplait ses filles comme s'il eût contemplé un désastre*» (page 104).

On pourrait alléguer que ces répétitions tendent à restituer le naturel d'une expression orale qui est en effet souvent rendue avec réalisme.

En fait, ces proches répétitions participent du mouvement général de constante réitération de l'écriture en spirale qu'emploie Marie-Claire Blais avec une grande maîtrise.

Intérêt documentaire

À travers "Visions d'Anna ou le vertige" se développe, en arrière-plan, un tableau de l'Amérique du Nord dans les années quatre-vingt.

L'action se déroule principalement au Québec qui est évoqué avec une nette insistance sur :

- «l'obscène présence de l'hiver et du froid» (pages 56-57), qui se manifeste en particulier dans la scène du «grand-père ivrogne ramenant chez lui son petit-fils en pleurs», qu'il veut obliger à mettre «ses mitaines» «par une nuit sinistre où rien, pas même une ville, ne pouvait soudain avoir une âme» (page 50) ;
- «la permanence de la neige» (page 24), «une neige perpétuelle» (page 41), «la neige miroitante sur le fleuve» (page 149), refrain obsessionnel et mensonger qu'on ne s'étonne pas de trouver chez celle qui s'est frileusement réfugiée à Key West !

Mais l'hiver est une fête pour les enfants québécois, et on voit Liliane et Michelle jouer «à l'ombre dans la neige : on se couchait les bras ouverts dans la neige et on creusait son ombre, le matin, au soleil, la forme de nos corps allongés était encore là» (page 121).

En fait, le Québec connaît aussi de redoutables étés :

- Michelle se demande : «Pourquoi tout devenait-il hideusement blanc, vide et sonore, le soleil, l'été, la transparence de la flamme de cet été» (page 48) ;
- Guislaine ressent «l'été brûlant et sec» (page 106), «l'éblouissant passage de l'été» (page 112) ;
- Michelle voit «Anna qui partait à bicyclette dans l'air suffocant» (page 126).

Quant à l'évolution des mœurs qui s'est opérée au Québec en quelques années, elle est sensible à travers le contraste entre :

- d'une part, la mère de Paul, qui est très religieuse, et «la femme qui venait d'Asbestos» qui demeure partisane d'une éducation sévère ;
- d'autre part, Raymonde qui s'est voulu «existentialiste», Paul et Guislaine qui sont athées, tandis qu'Anna et Michelle sont tout à fait déboussolées par la drogue, et que Liliane affiche son homosexualité.

L'attitude de Raymonde, qui est criminologue et se voue à la réhabilitation des jeunes délinquants, est typique du laxisme qui, par réaction contre la rigueur d'autrefois, est devenu la norme au Québec, mais entraîne aussi un retour du bâton : la volonté de créer des «Centres Sécuritaires» (page 131). Peut étonner le recours à des «motels» où les délinquantes, «si nombreuses qu'on ne savait pas où les loger», «passaient la fin de semaine, sous une surveillance en apparence timide, mais policière, même au repos, on les surveillait» (page 131) ; il faut indiquer qu'on a été amené à une telle pratique, dans les années quatre-vingt, dans certaines régions du Québec, du fait d'une pénurie de locaux.

Ce Québec aux hivers si froids, on le fuit vers le Sud qui éclate dans les souvenirs d'Anna : elle est passée par Los Angeles ; par «San Juan, Saint-Thomas» (page 41) ; par des «îles de naufrage» (page 51) ; par «ces lieux perdus qu'elle avait conquis», «ces villages, de la Floride, du Mexique, des Caraïbes». Elle en a gardé ces souvenirs : «le débridement du ciel [...] l'eau et le ciel, brisant les paupières comme une ligne de feu [...] la nudité des paysages comme leur foisonnement, l'incandescence de ces paysages» (page 91) - «le soleil qui vous brûlait le visage, l'ombre et la fraîcheur sous les arbres» (page 54) - «la route sablonneuse, l'océan en feu, le soleil, glissaient avec elle parmi les saletés, les puanteurs de ces lieux qui étaient les siens» (page 50) - le chien qui, un jour, l'avait accompagnée, et qui lui inspire la vision de «troupeaux de chiens beiges qui allaient un jour surgir, dans la lumière torride, ils viendraient aux portes des hôtels, envahiraient nos jardins, nos maisons, que diraient demain ces paisibles assassins qui les exterminaient aujourd'hui, lorsqu'ils seraient assaillis à leur tour, lorsque leur peau serait cisaillée de coups et de morsures, dans cette lutte de la mendicité où ils avaient toujours été les vainqueurs?» (page 51), tableau saisissant de la révolte de migrants. Par l'entremise des «drifters» que sont Tommy et Manon ou de «la femme qui

venait d'Asbestos», on découvre «les tribus d'estivants» (page 137), dont est donnée toute une série de caricatures :

- «Les vacanciers ne sortaient de leurs hôtels que le soir, doux et parfumés, dans ces rues, qui, tout le jour, avaient eu des relents d'humaine dégénérescence» ; «ces hommes et ces femmes civilisés qui ne sortaient que le soir ne ressentaient plus rien devant les douleurs des bêtes et celle des "drifters"» ; «l'âme, le cœur anesthésiés, ils s'étonnaient de ne plus rien ressentir, lorsque la camionnette qui fonçait dans la nuit, pour les ramener à leur hôtel, écrasait sous ses roues, un chien, un "drifter"», et ils restaient «volontairement muets de terreur, car chacun devait-il se sentir responsable de tout ce qui se passait autour de soi» (page 84).
- Une «jeune femme vêtue d'un maillot blanc démodé» a «laisssé derrière elle, comme de lourds fardeaux, une petite fille qui larmoyait, un mari obèse qui a toujours faim même s'il est obèse», qui «rampait doucement dans le sable» pour «tenter d'aborder ces femmes rieuses, affranchies», mais qui «retournerait vers l'homme obèse, la petite fille, et ne les quitterait plus» (pages 141-142).
- «Une femme drapée dans un fichu de soie effilochée, assise toute la journée sous son parasol», avec «une face de statue», «une passivité sculpturale», «un visage qui ne semblait rien dire» mais où «il y avait de la bonté» ; «le mari sédentaire», qui «ne parlait jamais à sa femme», dont le «regard était parfois épanoui par la luxure, quand il regardait les femmes», qui «s'arrosait somptueusement de lotion et de crème», qui, «impérieux Narcisse», était heureux de «cette masse de chair rougeoyante comme de la viande crue», de «ce mur charnel qui ne s'écroulait pas, de la résistance de ces muscles qui ne s'affaissaient pas», qui «célébrait dans son corps sédentaire, bien terrestre, son culte complimenteur de lui-même» ; elle, «voluptueuse, elle aussi», «dansait peut-être, la nuit, avec les jeunes pêcheurs du village, préservant dans le secret ses rêves subtils, quand les rêves de son mari lui paraissaient trop concrets, salivaires et gourmands, jaillissant de son bikini entrouvert» (pages 142-144).
- «Un couple qui faisait l'amour, sous ce soleil cuisant» (page 146), «dans un fauteuil en lambeaux», «ce couple lent, et sa paresse corrosive» (page 147).
- «Des autobus déversent une foule de gens et leurs instituteurs, les uns souffrant de paralysie cérébrale [...], d'autres étaient atteints de mongolisme, tous étaient presque des enfants» qu'on sortait pour ce «pèlerinage calfeutré» «pendant cette saison où une ville sous la brume, sans habitants, se transformait en cimetière» (page 166).

Ce tableau de la société québécoise dans les années quatre-vingt a une réelle valeur documentaire, Marie-Claire Blais ayant créé ses personnages à partir de personnes qu'elle aurait observées, qu'elle dit avoir vues dans les rues des villes d'Amérique du Nord ou sur les plages tropicales. Elle a confié : «Ce tableau impressionniste de la délinquance des douze-quinze ans, je l'ai écrit après une sorte d'enquête sociologique où j'ai dialogué avec beaucoup de ces jeunes ainsi qu'avec leurs parents. Avec eux, j'ai cherché à comprendre. L'état du monde pétrifie les enfants. La nouvelle délinquance, celle du désespoir, touche autant les enfants de bourgeois que ceux de prolétaires. Dans le décor abstrait de cet univers tout à fait refroidi, le jeune ne peut trouver de stabilité. Comme il ne parvient plus à se retrouver, il ne cherche plus, il s'évade. Il n'a rien à perdre face au chaos.»

Cette délinquance est, en particulier, illustrée par cette «détenue de quinze ans» qui «avait sans doute assailli sa mère avec un couteau parce qu'elle lui avait refusé sa permission de sortir» (page 23). Se penchant particulièrement sur le sort des enfants, la romancière s'attache à déceler cette «silencieuse commotion qui les emportait loin de nous» (page 29) du fait de la consommation des différentes drogues évoquées ici et là, le roman étant aussi un document sur :

- la consommation de la «dope» (page 105) : la marijuana qui n'est désignée que par la mention du «pot» et du «joint» ; le haschisch qui est appelé le «hasch» ; le LSD ou «acide» ; la cocaïne ou «coke» qu'on prise (ou «sniffe») ; l'héroïne ; la mescaline ;
- les effets : «cet état de fébrilité inconsciente qui était, pour les "drifters", la stupeur de la drogue» (page 84), le «trip» (ou «voyage»), les «overdoses» (page 45), les décès ;
- les conséquences : l'activité des vendeurs ou «pushers», le recours à la prostitution, aux vols et à des crimes plus graves pour pouvoir les acheter.

Marie-Claire Blais affirma qu'en sont victimes «autant les enfants de bourgeois que ceux de prolétaires». Les personnages sont en effet bel et bien définis par leur statut social. Cependant, elle ne s'intéressa guère qu'à des enfants de bourgeois. On a vraiment l'impression que «*la femme qui venait d'Asbestos*» que rencontre Alexandre dans l'autobus (page 36) et qui, avec ses deux fils, Pierre et Marc, fuit son mari car il est un ivrogne qui la battait, qui les a mis dans la misère, ont été ajoutés pour essayer de faire place à un autre malheur, bien plus réel que celui des jeunes bourgeois. D'ailleurs, Asbestos n'a pas été choisi au hasard, ce village du Québec ayant été créé au bord d'une gigantesque mine d'amiante à ciel ouvert, ce qui explique «*la vision que Rita avait soudain d'un effondrement silencieux, des hommes qu'elle ne reverrait plus, disparaissaient dans la mine, il y aurait un glissement de terrain, sans aucun fracas, la petite école au toit penché, périssait sous une avalanche de boue*» (page 144) ; cette mine était exploitée par une compagnie états-unienne qui refusait d'indemniser ses ouvriers victimes de l'amiantose, ce qui provoqua en 1948, une longue grève qui a été écrasée par le gouvernement de la province, et qui est restée célèbre car on a pu y voir l'événement déclencheur de «la révolution tranquille» qui fit accéder le Québec à la modernité.

Apparaissent aussi un «*grand-père ivrogne ramenant chez lui son petit-fils en pleurs*» qu'il veut obliger à mettre «*ses mitaines*» tandis qu'*«il laissait glisser sa main nue le long des murs»*, «*toute la détresse du monde semblant s'être réfugiée là [...] dans l'attelage de ces deux misères [...] par une nuit sinistre où rien, pas même une ville, ne pouvait soudain avoir une âme*» (page 50). Ailleurs, on aperçoit un «*jeune ouvrier rentrant chez son père*» (page 83).

Tous les autres personnages sont «*d'un même milieu favorisé*» (page 116), des bourgeois qui sentent passer «*ce frisson du privilège, d'une similitude sociale*», qui montrent «*l'ostentation*» d'une classe «*où le privilège s'imposait par son faste*» (page 116), la plupart des adultes ayant des professions libérales. En effet, Raymonde est criminologue, Guislaine est médecin, Paul est sociologue, Philippe est architecte. Raymonde et Guislaine ont fréquenté le même collège où, cependant, un subtil écart les avaient séparées : la seconde, fille de parents plus pauvres, était boursière et a d'ailleurs pu faire ainsi les études sérieuses qui lui ont permis de devenir médecin, tandis que Raymonde, fille de parents plus riches, avait déjà manifesté sa révolte contre sa classe en se prétendant «*existentialiste*», en adhérant à «*cette philosophie de l'existence qu'elle avait embrassée d'un seul élan dans les œuvres de Sartre, Camus*», en «*volant des livres pour dénoncer l'ignorance*» autour d'elle (page 22, bien qu'il soit indiqué page 39 qu'elle «*qui était honnête avait appris à voler*» pour Peter), en succombant, dans les années soixante, à la mode du voyage en Californie. Elle y a rencontré le chorégraphe Peter, à qui, puisqu'il était objecteur de conscience, elle put, en l'épousant, permettre d'émigrer au Canada. Puis elle a choisi la criminologie, activité où s'exerce un travail de sape de la société par la volonté d'opposition au système judiciaire, la défense des criminels. Elle montre une «*insouciance vestimentaire*» que lui reproche Guislaine : «*Elle finira par ressembler à ses délinquants*» (page 102). À la fin, elle se dissocie de collègues qui veulent créer «*d'autres Centres Sécuritaires, des Écoles de Réhabilitation plus sévères*», bienveillance qui lui vaut de pouvoir reconquérir sa fille.

Parmi les adultes, il y a deux artistes : Peter qui est chorégraphe et Alexandre qui est écrivain. Mais, de façon significative, leurs conduites sont tout à fait différentes : le premier, qui est devenu un directeur de troupe célèbre, s'est embourgeoisé, tandis que l'autre, qui n'est d'ailleurs peut-être qu'un écrivain en puissance, devient lui-même un «*drifter*».

Cette génération qui avait reçu une éducation plus sévère (et particulièrement au Québec qui est resté plus longtemps dominé par le clergé catholique) mais qui avait, comme dans tous les pays occidentaux, accédé à une certaine opulence en fonction de laquelle il n'était plus nécessaire d'élever strictement les enfants puisque leur travail n'était plus requis, qui avait même suscité l'utopie libertaire qui s'était déclarée en mai soixante-huit, n'a pas voulu s'imposer le souci de faire subir quelque contrainte que ce soit à sa progéniture, n'a pas exercé d'autorité sur ses enfants, en a fait des enfants-rois, les a gâtés (on ne peut qu'être d'accord avec Peter qui considère qu'Anna est «*une fille gâtée, une enfant moderne*» [page 39], qui vient le voir quand elle a «*besoin d'argent*» [page 37]), ne les a jamais soumis à «*l'urgence de gagner sa vie*» (page 33), en a ainsi fait des êtres gavés mais, de ce fait, insatisfaits, donc révoltés et d'abord contre leurs parents puis contre toute forme d'autorité.

Plus l'éducation est laxiste, plus l'autorité paraît insupportable, et Anna ne peut rien pardonner à «*l'homme dont elle eût à subir l'autorité, la surveillance*» (page 95).

Voilà donc les filles de ces bourgeois qui passent le plus clair de leur temps dans l'oisiveté, «*l'ennui, le dégoût, le désenchantement de vivre*» (pages 22, 23), dans le pessimisme débilitant, dans la perspective de l'échec humain, de l'impossibilité du bonheur, de la crainte de l'anéantissement ; qui se réfugient dans la drogue : «*le pot*» qu'on vendait à l'école (page 67), le «*hasch*» (page 16), enfin l'héroïne. Pour se la procurer, il leur faudrait commettre des vols dont Michelle se targue : «*On dévalise les appartements pour s'acheter du hasch*» (page 16) qui «*coûte 75\$ l'once*» (page 104). Elles sont ainsi poussées vers la délinquance, entrent dans des «“gangs” de filles insolentes, sauvages, sans manières», «ces gangs de tigres féroces» car ces filles sont «aussi redoutables, dures, opiniâtres que les délinquants mâles de leur âge, si nombreuses qu'on ne savait pas où les loger», qui «sont pimps, pushers, elles pouvaient tuer» (page 131), «hostiles, guerrières, peuple massacreur» à la «*symptomatique barbarie*» (page 134). Ces vols ne sont que des occasions, pour ces jeunes bourgeois en rupture de ban, de s'offrir quelques nouveaux frissons, sans grand danger d'ailleurs puisque le système judiciaire, dominé par de «bonnes âmes» telles que Raymonde, fera preuve d'une grande indulgence à leur égard.

Anna a rejoint aussi un groupe de mendiants «*marchandant sa musique, ses roses, dans la rue, aux terrasses des cafés où venait se délasser une classe de gens respectables*» (page 54), est devenue une de ces «“drifters”, sales, butés, “les débris d'un autre monde”» (page 50), qui, «*toujours surveillés, poursuivis*» (page 71), s'en vont sur les routes de l'Amérique, vers la Floride, le Mexique, les Caraïbes. Elle a accompagné un temps Tommy et Manon, des «*punks*» qui avaient choisi la révolte itinérante et le voyage hallucinogène dans un monde qu'ils jugent cruel et pourri ; qui jouissent d'«*une liberté ingrate mais sans compromission*» (page 83), car «*dans ces dédales puants où les menait la faim, ils préservait souvent, avec leurs têtes qui s'érigeaient au-dessus du gouffre, leur dignité d'oiseaux de proie*» (page 133). Elle aurait voulu apprendre «*à vivre comme Tommy et les chiens, à voler son pain en rampant dans la poussière*» (page 52). «*Ces chacals qu'Anna aimait, fréquentait*» (page 50), pour se nourrir, fouillaient dans les poubelles de grands hôtels et de restaurants chics, «*dans les déchets du monde*», se livraient à la mendicité et à la prostitution, la riche société actuelle pouvant se permettre d'entretenir de tels parias. Il y en a toujours eu, objectera-t-on, et, en particulier, dans ce qu'à Paris on appelait «la zone», les faubourgs misérables qui, à la fin du XIXe siècle, s'étaient constitués, malgré la loi, sur les terrains des anciennes fortifications. Mais il y a belle lurette que la zone n'existe plus, ce que semble ignorer Marie-Claire Blais qui se penche aussi avec commisération sur «*les Zonards de Paris*» (page 16), sur «*le labeur humiliant qu'ils subissaient dans la zone*» (page 16), alors qu'au contraire ils exerçaient leurs activités de chiffonniers ou de ferrailleurs dans une totale liberté. Et elle désigne aussi, de façon donc impropre, par le terme de «Zone» le monde des «*drifters*», des mendiants : «*Dans cet autre monde de la Zone [...] la liberté du “drifter” n'était-elle pas sa dernière tentative d'enracinement à l'aventure humaine*» (page 80).

Se détournant des voies qu'on lui ouvre, cette «*génération perdue*», qui serait pure et blessée dans sa conscience, choisit le refus de toute insertion dans une société qui lui semble rétrograde et dépassée, qui refuse de la comprendre et de l'accepter telle qu'elle est. Elle vagabonde dans un monde auquel elle ne veut pas souscrire, qui, pour elle, est devenu «*cette vieille tapisserie honteuse*» (page 33), rejetant ces risibles ancrages que sont la famille, les parents et «*leur dérisoire affection*» (page 9), qui leur «*imposaient cette agonie dans la sécheresse du cœur [...] la débilité de leur langage*» (page 33), le monde raisonnable des adultes et ses normes bourgeois et bien-pensantes, n'y voyant qu'oppression.

Raymonde et les parents de Liliane et Michelle s'étonnent de l'insatisfaction de leurs filles : «*Elles ont pourtant tout pour être heureuses*». Ne sachant trop quoi faire, ils se contentent d'essayer d'étouffer leur terrifiante parole. Car la société, dans les pays démocratiques d'Amérique du Nord ou d'Europe occidentale, en se critiquant elle-même, fournit aux jeunes des arguments de contestation qu'ils ne manquent pas de reprendre, avec cette faculté d'expression, cette éloquence même, que l'autrice leur prête, mais dont on peut se demander, à entendre les balbutiements ambients, s'ils peuvent bien les posséder.

Cela permet à Marie-Claire Blais d'affirmer que «*l'état du monde pétrifie les enfants*», qu'ils sont inquiets devant l'avenir qui est «*interdit, tué*» (page 10), qu'ils ressentent une incertitude chronique, l'angoisse de vivre. Il lui est alors aisé de dérouler la litanie des problèmes réels que connaissait alors le monde, et qu'il connaît encore, de peindre l'apocalypse de cette prétendue fin de civilisation :

- La dégradation de l'âme humaine par la décadence des mœurs, par ces « *jeux du mensonge et de la promiscuité sans lesquels la société ne pouvait pas vivre* » (page 18), par « *ce spectacle de calamités auquel chacun assistait, chaque jour, à la télévision ou dans les journaux [...] la lente dégradation du monde avait commencé dans nos corps, dans nos cerveaux* » (page 17).
- L'inconscience et la dureté des bourgeois, à commencer par ces vacanciers qui sont insensibles «à l'égard des chiens errants comme des "drifters"» (cependant, devraient-ils consacrer leurs vacances à recueillir et à soigner les uns et les autres?).
- L'injustice sociale et, en particulier, le racisme dont se plaint Tommy mais auquel il oppose un autre racisme, en disant que «*la chair des Blancs était frileuse, glacée, sans fermeté, faite pour céder*» (page 53), en vouant les Blancs à «*une éternité de haine*», au «*déchaînement d'une agressivité éternelle*», en menaçant : avec «*ce souffle pur et fort de sa haine*», «*il reviendrait un jour, avec les chiens errants, dans ces mêmes lieux, pour dévorer ces hommes dont il mangeait aujourd'hui les restes du repas*» (page 56). Il inspire à Anna le «*dégoût pour cette souveraineté blanche qui se croyait si séduisante, attrayante, qui n'avait d'attrait que sa confiance débonnaire en elle-même*» (page 53), pour «*cette race qui l'avait humilié, dégradé, pendant des siècles*» (page 55), «*ces maîtres qui maniaient avec tant d'impuretés, de mercantilisme, la noblesse de sa race, la candeur de ses espérances, hantées par ces possessions matérielles qu'il ne pourrait jamais atteindre*» (page 83). Anna fait, de «*celui que l'on avait chassé, loqueteux et triste, aux portes des restaurants*» un «*prince dont la tête touchait aux nuages du ciel*» (page 68), et, d'«*un minuscule enfant africain*», «*l'un des anciens princes de sa race*», un «*jeune roi à la dérive*» (page 149). D'autre part, dans l'esprit des hippies des années soixante qui se plurent à s'identifier aux Amérindiens, qui, comme Tommy et Manon, «*lissaient les plumes de corbeaux dont ils paraient leurs tempes, les nuit de fêtes*» (page 133), Marie-Claire Blais voit les «*drifters*» blancs errant quelque part en Amérique latine comme «*ressemblant à ces fiers Indiens qui priaient dans les églises*» - «*comme les Indiens, ils éprouvaient cette nostalgie d'un monde perdu, lequel ne serait plus gouverné par les lois pures du sang, de la tradition... ils étaient, eux aussi, les derniers débris d'un monde*» (page 81).

- La violence des États.

Elle se manifeste d'abord par les douaniers et douanières qui «*attendaient Anna comme une proie*» (page 151), une certaine lutte des classes se faisant d'ailleurs jour à travers les paroles d'une douanière qui lui reproche d'être «*une fille de riches qui étudiait à l'étranger*» (page 153), l'hostilité croissant entre la fonctionnaire et la jeune bourgeoise qui, imbuë d'une hauteur aristocratique, se montre méprisante : «*La cruauté est aussi le vice des simples*» (page 153).

Elle se manifeste surtout par la folie des gouvernants :

- «*Le napalm souffle son vent de mort, les champignons atomiques répandent leur pourriture, la famine emporte des milliers de personnes*» comme ce fut le cas, en particulier, au Biafra ; on élimine «*une partie de la planète, par la disette et la faim*» ; les gouvernants ne songent pas «*aux millions d'enfants qui mouraient avant l'âge de cinq ans car le sang noir du Sahel était sec*» (page 65).

- A été provoquée la guerre du Vietnam où «*des jeunes gens, comme Peter, tuaient, bombardaiient des villes, des villages, au napalm, tuaient, tuaient sans remords, parfois avec exaltation, ils tuaient de près ou de loin, de leurs hélicoptères, exaltés, oui, pas seulement par la frénésie que leur procuraient le LSD ou d'autres drogues, mais par le brouillard de sang qui montait de la terre dévastée, s'ils continuaient de tuer, c'est donc qu'ils avaient connu cette coupable exaltation*» (pages 73-74).

- «*L'armée des nazis contemporains, les plus savants, les plus subtils de notre Histoire*» qui montrent «*la complète inhumanité de leurs cerveaux*» dans «*leurs guerres expérimentales*» faisant courir la menace d'explosion nucléaire : «*des millions devaient périr dans les dix prochaines années*», «*la catastrophe était admise non seulement conçue, mais concevable*», «*une collision d'intérêts entre les puissants, et le chiffre était exact, 70 millions à 160 millions de morts dans un seul pays*» (page 47) ; pour Anna, il faut «*se préparer à l'ultime sacrifice de notre civilisation*» après lequel «*les*

présidents et leurs armées survoleraient nos cratères de sang et de cendres, ils iraient en hélicoptères, heureux vacanciers fuyant les charniers d'os et de sang, loin de notre agonie longue et cruelle» (page 47), vision qui est reprise plus loin : «*Ces tourmenteurs d'innocence venaient du ciel, dans leurs hélicoptères, coupant les maisons, battant des écoliers, pendant qu'ils couraient* » (page 78).

- Mais la Terre pourrait aussi être détruite par la pollution, en particulier «*cette fumée des villes, en été, le ciel couvert de mazout [...] cette fumée des villes qui détruisait la santé des enfants*» qui obsède Guislaine (page 105).

“Visions d’Anna ou le vertige” déroule donc un tableau de la société contemporaine dans ce qu’elle comporte de plus désespérant : «*l’aberration de notre temps*» (page 15), «*le chaos du XXIe siècle qui s’annonçait*», «*la sénescence du monde*» (page 14).

Intérêt psychologique

Examiner les personnages de “Visions d’Anna ou le vertige” est l’occasion de mettre de l’ordre dans le puzzle qu’est le roman. Mais, comme il est aussi une longue spirale où ils apparaissent à différentes reprises, dans des situations différentes, leurs portraits sont constamment modifiés, tel aperçu se trouvant contredit par un autre. Se dégage cependant le fait essentiel qu’ils sont soumis à une division manichéenne, étant définis en fonction de nets critères : le sexe, la classe sociale et l’âge.

* * *

La plupart des personnages masculins, qui, il faut le remarquer, ne sont vus qu’à travers les yeux de personnages féminins, apparaissent détestables.

À propos de prostituées, qui sont «*comme les cerfs des forêts [...] des cibles charnues, inconscientes de l’appétit qu’elles provoquaient*» (page 18) sont dénoncées «*les mâles convoitises de la fin du jour*» (page 18). Le mari de «*la femme qui venait d’Asbestos*» est un homme violent, qui la battait et qu’elle a fui. Mais même ces autres maris que sont le bourgeois qu’est Paul et le chorégraphe qu’est Peter sont condamnés.

* * *

Paul est un «*bon fils*», qui sent que sa mère et lui sont «*soudés l’un à l’autre dans une même absence d’amour devenue avec le temps incestueuse*» (page 123) au point qu’«*il ne pouvait plus imaginer sa vie sans elle, ni elle, sans lui*» (page 124), qu’«*il pense à elle, à sa monotone existence dans une ville de banlieue*» (page 124). Mais il souffre de devoir l’«*encercler de ses conseils, de sa protection*» (page 100).

Ce «*jeune sociologue respecté dans son milieu*» (page 27), qui «*écrit des articles brillants*» (page 45), qui «*ne buvait pas, ne fumait pas, et n’avait jamais tort*» (page 103), a donc le tort de n’avoir jamais tort, d’afficher ainsi une mâle assurance. Sa femme, Guislaine, est agacée par «*la suavité de sa complaisance lorsqu’il parlait des écrivains qu’il admirait*» (page 107) ; dans une note où il l’avertit de son absence, «*tout était avertissement, prévenance*», mais elle y voit plutôt «*les signes de la captivité [...] la marque d’une insolence*» (page 111). Il n’a plus avec elle que des «*caresses ponctuelles et sans égarement*» (page 106).

Autrefois, il avait voulu Liliane, connaissant alors «*l’exaltation d’une première naissance, l’espoir de durer davantage*». Guislaine et lui «*l’avaient aimée*» (page 119). Mais ils «*n’avaient pas voulu Michelle dans leurs existences*» (page 118) ; aussi souffre-t-elle d’avoir à «*soutenir le regard humide et tendre de son père, son père qui savait parler de tout, échauffé par ses certitudes et le son de sa propre voix grave, sa voix d’éducateur, de pédagogue, comme s’il eut perpétuellement donné un cours*» (page 103) ; elle est irritée par «*le ton de sa voix*», le trouve «*prétentieux*» (page 103) ; comme il lui refuse le recours à la pilule, sa mère lui dit : «*Ton père, c’est un homme, il ne peut pas tout savoir*». La façon dont Michelle a tourné lui a fait écrire qu’elle appartient à «*une génération perdue*»

(page 88) ; il voit même en elle «*un cas pour la psychiatrie*» (page 75), déclare qu'«*il faut la ramener vers la sérénité*» (page 108). Affligé de plus que Liliane soit ce qu'il appelle une «lesbienne», «*il contemplait ses filles comme s'il eût contemplé un désastre*» (page 104).

Le malheur de ce misogyne est d'être entouré de femmes, d'être «*expulsé dans sa solitude de père sans fils*» (page 122) ; il proteste : «*Chaque homme a aussi sa vie, le souci de sa carrière, les femmes d'aujourd'hui, avec toutes ces idées de domination qui les tourmentent, n'ont pas même le sens de l'humour, elles ne savent plus comprendre, aimer les hommes comme jadis*» (page 101) ; il se plaint : «*Il n'avait pas le temps de s'occuper de toutes ces femmes, dans la maison*» ; il constate : «*Encore une fois, en cette même journée, une femme le molestait, l'agaçait, Guislaine, Michelle, Liliane et maintenant sa mère*» avec laquelle «*il était patient, honorablement patient*» (page 100), se disant : «*Je dois être patient, et juste, modérant sa colère*» (page 122).

Si Paul est un bon époux et un bon père qui se soucie de ses enfants, il n'en est pas moins vilipendé.

* * *

Peter est un États-Unien qui vivait à Los Angeles où Raymonde l'a rencontré. Anna y était née, et elle a le souvenir, alors qu'elle était très petite, d'une famille heureuse dans «*un été sans fin*», du «*géant de cet univers où tout échappait, s'enfuyait, pour ne plus revenir*» (page 91). Cet ancien «*drifter*», chorégraphe sans emploi, syphilitique et «*débauché*» (page 39), vivait aux crochets de Raymonde, prenait de l'acide, d'où un jour «*ces visions galopantes dans son œil*» (page 91), jour où «*il y avait eu cette certitude dans le cœur d'Anna, je te connais Peter, tu ne nous aimes pas, ma mère et moi [...] elle préexistait déjà cette certitude, dans le cœur d'Anna, dans le cœur de Raymonde, Peter, si doux, si pacifique, l'objecteur de conscience, Peter, le "drifter", le malade et le tendre, était féroce, cruel, il avait failli tuer sa petite fille, sur son vélo-moteur, mais ce n'était pas sa faute, non, ce n'était pas sa faute, disait Raymonde*» (pages 91-92) que, pourtant, il battait souvent, «*lui disant ensuite à genoux, en sanglotant, "tu le sais bien, on frappe toujours les innocents"*» (page 92).

Il s'était déclaré objecteur de conscience pour se soustraire à la guerre au Vietnam, et avait été «*rapporqué*» chez elle par la Québécoise, ce qui ne l'empêche pas de regretter maintenant d'avoir ainsi «*perdu [sa] patrie et le respect des hommes*» (pages 38-39).

Cet artiste, qui pourrait, de ce fait, échapper à la condamnation qu'Anna inflige aux parents, se voit tout de même haï par elle pour son embourgeoisement. Autrefois, il avait eu une «*conscience maladive de l'échec de sa vie*» (page 73), mais, depuis, dit-il, «*contrairement à d'autres avec qui j'ai passé ma jeunesse folle, insensée, j'ai su appartenir à la société, ce n'était pas sans persévérance et sans effort, tu sais, j'ai dû lutter longtemps contre moi-même*» (page 38). Pour elle, il a depuis «*trahi la liberté de l'opprimé, du fugitif, qu'il était hier*» (page 80).

Séparé de Raymonde, devenu directeur d'une troupe célèbre, ayant maintenant une nouvelle femme, l'une de ses élèves, une nouvelle maison, une «*nouvelle piscine*» (page 37), il porte un regard satisfait sur sa vie. Surtout, il a une autre enfant, Sylvie, «*l'offrande de sa virilité*» (page 46) grâce à laquelle il dit être devenu un homme, qui lui inspire «*la fierté d'une progéniture qui ne se retournait pas encore contre lui-même*» (page 76). Il est désormais hostile à la «*génération opportuniste qui se répandait partout sur les vraies valeurs, les siennes, ne pas tuer, ne pas voler son prochain, gagner sa vie par des moyens honnêtes*» (page 54). Ainsi avait-il feint de ne pas reconnaître Anna, «*parmi d'autres ; le spectacle de cette progéniture marchandant sa musique, ses roses, dans la rue, aux terrasses des cafés où venait se délasser une classe de gens respectables l'avait irrité [...] il eût mieux valu, pour soi-même comme pour ceux qui étaient encore bons, ne les avoir jamais vus naître [...] il eût aimé lui dire qu'il ne cesserait jamais de la renier, par son silence ou ses paroles, jamais il ne lui pardonnerait d'exister [...] il avait renié Anna, et avec elle, l'oppression de son amour, la complicité de sa tendresse morte*» (pages 54-55).

Plus tard, après avoir convenu qu'«*il verrait Anna une fois tous les six mois*» (page 73), il la reçoit «*l'air maussade*» (page 38) ; «*pénétrant de sa voix impérative l'univers d'Anna*» (page 134), qu'il considère «*une fille gâtée, une enfant moderne*» (page 39), qui vient le voir quand elle a «*besoin d'argent*» (page 37), il lui demande abruptement : «*Pourquoi es-tu revenue, que fais-tu, oui, que fais-tu ici, dans ma vie*» (page 73). Il veut qu'elle l'appelle «*Dad ou papa, non plus Peter*» (page 38), trouve qu'elle est «*une fille gâtée*» (page 39) qui «*s'habillait en haillons*» (page 37). Lui reprochant de

«rater tout» (page 38), il constate : «"You are drifting away" sur le ton d'une extrême résignation» (page 40). En effet, elle ne suit plus «ses cours aux Ballets Russes» (page 38) qu'il lui paie, et il voudrait qu'elle continue ses études, lui disant, alors que les «larmes montaient aux yeux d'Anna» : «Pense à l'avenir, que signifient ces larmes, redresse-toi» (page 38).

Pour elle, qui «pénétrait son âme friable, muette de terreur» (page 73), il «avait peur, tentait de préserver l'intégrité de son monde [...] ignorant qu'il était déjà effrité sous le choc de toutes ces dents souterraines qui le minaient» (page 79). Écoutant «ce tremblement de la peur, dans la voix de son père» (page 80), elle le voit tenter «de préserver l'intégrité de son monde en la repoussant» hors de «sa spacieuse maison aux portes doublement verrouillées» (page 79), car «"les malfaiteurs" étaient partout» (page 80).

Peter est donc condamné, d'une part parce qu'il a été un mauvais époux et un mauvais père, et, d'autre part, parce qu'il s'est laissé aller à un embourgeoisement dont on peut se demander s'il n'est pas la conséquence inéluctable du fait qu'il a vieilli, qu'il est devenu adulte? Lui et Paul sont de toute façon condamnés, non seulement parce qu'ils sont des bourgeois mais surtout parce qu'ils sont des maris et des pères.

* * *

Les hommes qui sont des artistes et des célibataires échappent à la condamnation infligée à leur sexe.

* * *

Philippe est un architecte français pour qui les bâtiments universitaires sont «nos cathédrales d'aujourd'hui» (page 49), qui rêve d'«une ville future» (page 41), «dont il avait dessiné les plans» (page 93). Mais, adonné à la drogue, il «cherchait encore une zone vierge à son bras, pour se piquer, "égoïstement", disait-il, pour une seconde d'oubli, de vertige» (page 93). Il est même devenu un «pusher», «son anus se métamorphosant en un lieu de receil» (page 93). Anna l'a rencontré à l'aéroport de Miami, et, alors que Raymonde l'attendait silencieusement, elle a disparu avec lui, dans les Caraïbes, puis l'a suivi à Paris. Elle se souvient d'un jour où, même si «elle n'était pas "un vrai pusher"», si elle avait rendu «ce service par défi», elle lui avait apporté «un message de délivrance» (page 40), «une drogue qui guérit, endort, exalte» (page 148), elle l'avait sauvé : il «l'avait vue venir vers lui, lui offrant un médicament sans lequel il ne pouvait pas vivre, elle lui avait tendu l'enveloppe précieuse, il avait refermé ses mains tremblantes sur les siennes» (page 40). Depuis, il vivait à Montréal dans un gratte-ciel où «il s'éprenait de la neige miroitante sur le fleuve» (page 149).

Anna s'interroge sur le sentiment qu'il avait pour elle, pensant tantôt : «Il ne l'aimait pas plus, pas moins, que ces autres délinquants qui venaient dormir, manger, chez lui» (page 93), et tantôt : «Ce n'était pas que l'héroïne qui le rendait si compréhensif [...], c'était cette illumination dont il lui parlait souvent, l'amour». «Il aimait, lui, quand elle n'aimait pas, il disait "il faut changer le monde, pour toi"» (page 96). Ce dont elle est sûre, c'est qu'elle avait aimé cet homme qui «ne vivait que pour les autres» (page 95), dont elle avait été «la seule famille», «sa raison de vivre», «avec qui elle atteindrait le but de son voyage» (page 154) ; «elle avait aimé sa présence, sa culture, sa sensualité qui avait éveillé la sienne» (page 96). Mais il s'employa à la détacher de lui, mettant en garde «son enfant captive» (page 168) : «Pars, tu dois partir, la forme de ta tête pourrait s'incruster à jamais au creux de mon épaule, et dans la captivité de mon amour, tu serais sans le savoir destituée de tes droits» (page 168), la rappelant même à ses devoirs filiaux : «Tu devrais écrire à ta mère, lui dire que tu vis avec moi, as-tu pensé à son inquiétude?» (page 95), la dissuadant de consommer de l'héroïne : «Ce poison n'est pas pour toi» (page 152).

Ne comprenant pas son «exil forcené», son «errance maudite», elle l'avait finalement quitté, «levant vers lui son front buté» (page 95). «Il ne restait soudain de Philippe qu'un vêtement maculé de sueur, sur une chaise, et le souvenir d'une promenade dans Paris où il lui avait dit, en la soulevant dans ses bras, "petite enfant, pourquoi m'as-tu suivi, retourne chez ta mère, je me sens vieux comme la vieille Europe, il ne faut pas donner ton âme vivante aux âmes mortes, tu verras, dans la vie, cela existe, des hommes morts et des âmes mortes, ne sois pas leur proie» (page 93) - «Un homme déjà, en ce monde déjà si malheureux, avait souffert, avait aimé, à cause d'Anna» (pages 168-169).

* * *

Alexandre, le nouveau compagnon de Raymonde, est, pour cette femme exigeante et intransigeante, un «mâle orgueilleux», une «cervelle enflammée» (page 24), alors que cet écrivain soucieux du sort de l'humanité, qui est parti à la rencontre de miséreux, est, en fait, un homme exemplaire, «une âme solidaire» (page 137) qui condamne l'égoïsme de ses congénères, déclarant : «Les hommes ont toujours éprouvé ce besoin d'être libres de leurs liens, quand les femmes, elles, au contraire, sont sensibles à ce qui les rattache à la terre» (page 15). Racontant à Anna «l'*histoire d'Aliocha, un vagabond heureux qui avait longtemps vécu pour l'amour, la pitié des hommes, qu'aujourd'hui on eût tué*» (page 12), il considère que même «Aliocha Karamazov était un égoïste» qui «avait rêvé de partir, de se réfugier dans la vie monastique quand son devoir était auprès de ses frères cruels et lascifs» (page 15). Féru de Dostoïevski, il constate : «Nous n'avons aucune réponse à la question de Dostoïevski, à cette constante *interrogation de nos vies, comment justifier Dieu ou les hommes devant les larmes des innocents, cette question, nous n'osions plus même la poser aujourd'hui, tant notre cruauté était immanente, fonctionnelle, liée aux mécanismes destructeurs de notre époque*» (page 42), époque dont il pense que «chacun ne pouvait faire autrement que de refléter son visage» (page 15).

Il alterne entre un goût du bonheur qu'il avait déjà connu «sur les routes, au Danemark, au Japon» (page 14), auquel il aspire encore («Je suis ici, sur cette Terre, pour m'égayer à la pensée de ma propre existence, contrairement à ce que l'on apprend dans les livres des philosophes, je suis ici pour être heureux» [page 27]), et une conscience du malheur universel («l'*étoffe de la vie était partout la même, réelle et tangible, on ne pouvait plus fuir l'uniformité de ce décor misérable dans lequel on vivait*» [page 27]), en voulant à «la félicité des vivants, égoïstes et trompeurs, ils perpétuaient l'avidité de leurs jeux» (page 28). Il protestait, paradoxalement, contre «l'*idée chrétienne du bonheur sur la terre*» (page 23) car, pour lui, «rien n'était plus invraisemblable pourtant, des nations entières, femmes, hommes, enfants, vivaient sans feu, sans toit, obsédés par la faim [...] soumis au labeur forcé des espèces inférieures [...] portés au-devant d'eux-mêmes par l'*hallucination de la faim, du désespoir, la fixité de leurs désirs marchait devant eux*» (page 24).

Il veut écrire un livre sur la survie de l'espèce, «le seul sujet d'un écrivain d'aujourd'hui», et, pour cela, aller voir ce qui se passe dans les «profondeurs humaines» (page 24), dans «les zones de la honte», chez les miséreux dont «le besoin d'espérer était plus fort que tout», qui posent «en la vie leur téméraire acte de foi» (page 37). Il était plein de commisération pour «deux jeunes gens pris à la frontière dans des délits de drogue, escortés par des policiers qui leur mirent des menottes avant de les faire monter dans leur voiture, il était vain de leur imposer cette humiliation, puisqu'ils ne luttaient pas, je suis comme eux, et ils sont comme moi, pensa-t-il tristement» ; il éprouvait de la sympathie pour tous ces jeunes qui «recherchaient la paix ou le silence, la santé d'une existence encore viable, ils n'avaient pas envie, comme Alexandre, de se battre ni de perpétuer les jeux guerriers de leurs ancêtres» (page 43). Si, à Anna, qui veut partir, il conseille : «Il faut attendre encore un peu» (page 67), lui-même «emporté par un *instinct libérateur, fougueux*» (page 35), affirmant : «On ne pouvait plus vivre à deux, aujourd'hui» (page 12), disant «qu'au loin, il ne serait plus le même» (page 36), qu'«il faut être curieux, toujours aspirer à ce qui nous attire en dehors de nous-mêmes» (page 12), il «s'était arraché au rude amour qui le réconfortait auprès de Raymonde» (page 169), et s'en était allé, sac au dos, en autobus, rejoindre les miséreux.

C'est alors qu'il rencontra «la femme qui venait d'Asbestos» et ses deux fils, Marc et Pierre ; qu'il voyagea avec eux jusqu'au bord de la mer où il couchait sous sa tente, et y abritait les deux garçons (page 129) qui, pour lui, «venaient de subir ce frisson de l'existence qui se défait, terreur de tous les vivants» (page 36). Comme «il ne permettait pas que quelqu'un fut humilié devant lui», et «qu'il était prêt à mourir pour cette idée» (!), il «réprimanda Rita parce qu'elle avait un jour distraitement pincé l'oreille de Pierre» (page 130), révolté par «le lobe de cette oreille qui rougissait, tant de moelleuse douceur, dans le lobe de cette oreille» (page 42).

Enfin, il disparut «vers le Pacifique ou ailleurs, toujours plus loin, son sac au dos, son chapeau rabattu sur les yeux» (page 137). Mais Pierre est parti avec lui, et «ce visage amaigrí aux yeux cernés ne cessera plus désormais de troubler l'âme d'Alexandre, quand il avait cru s'en aller si loin, vers les Indigènes d'Australie qui étaient maltraités, les Zonards de Paris qui dormaient sur les grilles du

métro, en hiver, et mangeaient dans les poubelles des restaurants, à l'aube, ces Indigènes, ces Zonards étaient si près de lui que ce visage amaigri de Pierre, ces yeux cernés par la faim et le désespoir, il ne cesserait jamais plus de les voir, la main de Pierre s'accrochant à la sienne, quand une voix suppliait dans la brume, "ne me quitte pas, ne me quitte pas, je serai battu"» (page 167). À la fin, Anna se demande s'il «avait atteint cette pointe d'île, de mer, où rôdaient dans les ravins, Tommy, Manon» (page 169).

* * *

Le personnage masculin qui, aux yeux de Marie-Claire Blais, recèle la plus grande valeur est Tommy, «le plus jeune "drifter" noir errant le long des côtes, "non, mulâtre", disait-il» (page 51). Il racontait avoir été rejeté par ses parents adoptifs, des Blancs de Vancouver qui étaient venus «s'approprier, dans un orphelinat, de cette tête aux cheveux crépus» (page 62). «Il se tiendrait loin d'eux, de leur mépris, de l'insanité de leurs insultes», car il avait eu «le courage, lui, de rompre avec cette race qui l'avait humilié, dégradé, pendant des siècles» (page 55). Mais «la Marine américaine ne voulut pas de lui» (page 51).

De ce fait, portant, non sans coquetterie, une veste de satin sur le dos de laquelle saillait «un tigre aux griffes d'or» (page 68) et un «turban orange» (page 69), «il avait longtemps vécu seul de la prostitution, sur les plages du Mexique, touchant à peine aux drogues fortes» (page 60). «Cet avilissement le couvrait d'une étrange vulnérabilité», et il se disait «qu'il était devenu comestible» (page 60). Mais il naissait «chaque jour à la liberté, dans les bras des autres» (page 62), trouvant alors «un inlassable plaisir d'être en harmonie avec tout ce qui l'entourait, hommes ou bêtes» (page 62), la prostitution faisant de lui «un dieu d'un autre temps» (page 63).

Puis il rencontra Manon dont le prénom et la mention qu'«ils venaient du même pays» (page 63) indiquent qu'elle est une Québécoise. «Mélant les défaites de leurs races» (page 63 : est-ce bien la défaite des Québécois qui est ainsi désignée?), ils sont unis «par la même impuissance, ne pas savoir survivre l'un sans l'autre» (page 64), belle définition de l'amour, le leur étant «échange de caresses, de tendre sollicitude» (page 83). Cela ne les empêche pas de se «livrer ensemble à la prostitution» (page 132). Mais alors «chacun semblait agrandi par une grâce singulière» (page 59), et il leur est arrivé, une fois, comme on l'a vu, de s'offrir, dans un «caprice de gratuité», à «une vieille femme riche et déchue» (page 133). Ils vendent aussi parfois leur sang dans des cliniques (page 59), tous deux «au service de cette Nécessité neutre et sans visage qui commandait tous leurs gestes» (page 69), préservant pourtant, «avec leurs têtes qui s'érigeaient au-dessus du gouffre, leur dignité d'oiseaux de proie» (page 133).

Ils vivaient «cette vie qu'ils appelaient une expédition non pas comme une aventure à la limite du dégoût, de l'avilissement», mais «avec une sorte de plénitude, de saveur [...] cette sensation d'une abondance sacrée que les autres méprisaient» (page 69), une «vente de drogues» se faisant «dans une sorte de transe» ; c'était «un roman d'aventures marqué par l'émotion de l'errance, loin du pays étranger, de la maison étrangère ; l'anarchie de l'imagination triomphait pour un instant des valeurs vides de la société» (page 70).

Tommy pense «que le ciel avait sans doute propagé sur la Terre un charnier de ses jeunes morts encore en révolte contre l'humanité et ses crimes» (page 60). Ailleurs, il s'identifie au chien qu'une voiture écrase, et, dans une de ses visions, Anna en voit une le broyer. Elle se demande ce que lui et Manon sont devenus : Tommy est-il passé au crime, trouvant naturel de tuer? - «Combien de fois encore on les tuerait [...] Jamais ils ne seraient libres de tous les crimes qu'ils avaient fuis [...] ils attendaient la délivrance de cette vie qui s'exténuait en eux, dans leurs corps si jeunes.» (page 85). Elle les voit «se mêlant à un cortège de funérailles noires» qui devraient leur faire apprécier «ces heures, cette vie qu'ils avaient dédaignées», leur faire comprendre «le sens de ce voyage éphémère qu'ils avaient entrepris, toujours si proche des frontières de la mort» (page 132) qu'est la vie.

* * *

C'est parmi les personnages féminins qu'on trouve vraiment des figures positives. Mais certains sont condamnés, eux aussi.

* * *

La douanière qui exerce sa méchanceté sur Anna est bien une femme ; mais elle est «complice du pouvoir masculin» (page 154), trouvant «agréable d'être le juge et d'être une femme [...] elle devenait le soldat de ces lieux sans hommes [...] Anna comprenait comment la trahison germait si isolatrice dans l'âme des femmes» (page 153). La fonctionnaire exerce «cette méchanceté ou cette facile cruauté [...] qui maintenait en ce monde une force irrémissible, car cette force malsaine que les hommes exerçaient entre eux, dans leurs armées, leurs dictatures, ne l'avaient-ils pas transmise aux femmes dans l'exercice de leurs pouvoirs plus faibles, et les victimes de ces femmes étaient bien souvent d'autres femmes» (page 154).

* * *

La mère de Paul est une veuve, une bourgeoise hautaine et d'esprit très conservateur, éprouvant «une réticence qui était peut-être son attitude profonde, dans la vie [...] comme si on l'eût secrètement menacée partout où elle allait». Elle se soucie, avant tout, de son fils dont elle considère qu'il subit «trop de pressions morales» ; elle l'admire, mais lui fait aussi des reproches : elle se dit : «Il avait trop lu de ces auteurs abstraits, trop écrit de ces choses abstraites» ; elle considère que «ces universitaires n'étaient pas nécessairement créateurs parce qu'ils lisaien beaucoup» (page 124) ; elle lui déclare : «Tu as ton doctorat [...] pourquoi dois-tu encore écrire, écrire, toujours écrire?» (page 100) ; elle regrette qu'il se soit «marié si jeune» (page 124), et pense qu'il «n'a pas le temps de s'occuper de toutes ces femmes dans la maison», car «chaque homme a aussi sa vie, le souci de sa carrière», tandis que «les femmes d'aujourd'hui, avec toutes ces idées de domination qui les tourmentent, n'ont pas même le sens de l'humour, ne savent plus comprendre, aimer les hommes comme jadis» (page 101).

Constatant que ses petites-filles «tournent mal», trouvant qu'«elles ne sont pas présentables» (page 122), elle se plaint d'avoir perdu celles qu'elle «avait amenées à l'église quand leurs parents athées le permettaient encore, mais sans Dieu, on était vite entraîné sur le chemin de l'erreur, du péché» (page 46). Elle indique à Michelle : «À la messe, dimanche, j'ai prié pour toi» (page 86). Elle pense qu'«on ne pouvait pas vivre sans convictions religieuses», et que «de là découlait tout le reste» (page 104). Elle imagine «Michelle, Liliane, violées, piétinées, basculant dans un ravin au Mexique ou ailleurs», ce qui serait le «résultat de l'éducation d'aujourd'hui, du relâchement des mœurs» (page 124). Son hypocrisie fait qu'à la fois «elle demandait en silence d'un air suppliant, "ces histoires de sexe, de drogues, pourquoi ne m'en parlez-vous pas franchement, pourquoi me laissez-vous dans cette ignorance de la vie?"» et qu'elle suppliait : «Non, je ne veux pas en savoir davantage, depuis la mort de mon mari, rien ne m'intéresse» (page 45).

On est inquiet pour sa santé : on craint «une complication dans cette machine délicate, toujours prête à se rompre, chacun de ces fertiles battements de cœur enfantant la même mort» (page 100). Son médecin lui assure qu'elle est «en excellente santé» (page 122), mais elle affecte ne pas vouloir «vivre si longtemps, il y a déjà trop de fossiles comme moi, sur la Terre», car «ils ne l'aimaient pas assez» et «ce n'était plus comme au temps de son mari» (page 123) ; elle leur assène : «Ne me dérangez plus, je préfère vivre sans vous [...] vous ne m'aimez pas assez» (page 124). Agacée, lorsque la voiture familiale est immobilisée sur un pont, par «l'hystérie» et par «ces jeunes gens débraillés aux cheveux longs qui faisaient de l'auto-stop» (page 124), sentant «l'hostilité contenue de son fils» (page 123), elle répète : «Je préfère vivre sans vous, vous ne m'aimez pas assez» (page 124).

* * *

Rita, «la femme qui venait d'Asbestos», connaît des malheurs bien plus réels que ceux de la vieille bourgeoise racornie dans son égoïsme et son conservatisme. Elle fuit un mari qui la battait, mais se montre elle-même sévère pour ses enfants, Marc et Pierre (encore qu'«une oreille pincée», «dans un moment d'énerverment» [page 146] ne doive pas scandaliser !), et «elle eût aimé les punir plus

encore» (page 130). Marie-Claire Blais insiste sur cette sévérité, prétendant qu'ainsi elle se libèrerait de ses frustrations, alors que les pauvres ne peuvent, comme les riches s'offrir le luxe d'enfants indisciplinés et paresseux. Devant la protestation d'Alexandre, Rita, pour qui «*on ne pouvait pas éviter l'humiliation à autrui*» (page 130), pense aussi, avec son bon sens populaire, qu'*«on voyait bien que toutes ces écritures lui dérangeaient l'esprit»* (page 130), que «*les gens qui font des écritures toute la journée n'ont pas la tête en ordre*» (page 146) ; elle regrette que cet homme, «*le seul à qui elle ait confié son prénom, le bagage de sa vie brisée*» (page 137), soit parti vers le Pacifique.

Dans cette villégiature du Sud où elle a abouti, elle voit les vacanciers comme des «*dieux*», des «*déesses*» (page 140), alors qu'elle et ses fils sont «*pauvres mais dignes*» (page 145). Les vacanciers partis, la ville étant devenue un cimetière, elle devient «*cette imploration vainement répandue dans le silence de l'univers*» (page 165). N'ayant pas de permis de travail, tandis que ses fils «*ne vont pas à l'école*», «*traînent dans la ville ou sur la grève*» (page 129), souffrant de «*sa solitude d'exilée, d'errante*» (page 137), étant «*une épave au soleil*» (page 147), elle «*lave la vaisselle dans une taverne de pécheurs*» (pages 129-130).

Elle est maintenant soumise à un autre homme qui est (évidemment !) «*abject*» (page 138), dont elle doit «*satisfaire les désirs*» (page 145), un camionneur portugais qui les héberge, elle et ses fils. Mais elle reconnaît que ces désirs sont «*leurs désirs*», se reproche : «*Elle avait un amant elle qui se jugeait indigne d'être aimée*» (page 145). Se souciant de la moralité de ses fils, elle se dit que «*c'était son devoir de protéger leur vertu même si elle avait perdu la sienne*» (page 146).

Son fils, Pierre, dont elle se demande : «*Pourquoi ressemblait-il tant à son père*» (page 42), qui l'avait menacée : «*Tu seras bien punie quand je m'en irai pour toujours*» (page 146), s'est en effet enfui parce que le camionneur l'a «*battu pour une peccadille*». Comme «*elle ne l'avait pas défendu*», elle se sent «*complice, pour la première fois, d'une faute qu'elle jugeait grave*», et Marc, qui a trop écouté Alexandre, voudrait qu'elle lui demande pardon. Elle est alors tentée par «*des pensées de suicide*» que lui inspire le «*ciel bleu*» ; mais elle décide de préférer «*la vie au néant*» (page 139), ce qu'elle se répète comme pour bien s'en convaincre, se demandant cependant «*que faisait-elle dans cet encombrement de sa destinée sans but, et surtout dépourvue du sens de l'ordre*» (page 140), qualité qui, pour elle, est essentielle : «*Désormais l'ordre était rompu, vivre, c'était avoir un peu le sens de l'ordre*» - «*L'ordre immuable de son existence avait été trahi*» - «*Soudain, elle n'avait plus rien, aucun bien, aucune possession qui eût justifié le mal ou l'inquiétude de son existence*» (page 145).

Elle est certaine que Pierre reviendra «*avec sa casquette de baseball, au coin de l'œil*», racontant encore comme toujours «*des histoires qui ne lui arrivent pas, un vrai martyr*» (page 145) et, «*réaliste*», s'emploie à le retrouver, se promet de «*vivre mieux avec ses fils*» : «*ils auraient un jour, un foyer, un abri*» car «*ici, tout changerait, la vie serait moins abaissante*» (page 146). Et, en effet, elle le trouve dans une taverne, «*attablé parmi les ivrognes*», «*son visage amaigri et ses yeux cernés*» (page 167). Il était parti avec Alexandre. Comme elle lui dit : «*Viens, mon garçon, on va continuer notre chemin, ce n'est pas encore ici le bout de notre route*», «*il décida de se lever et de les suivre*» (page 167).

* * *

À ces deux femmes, la mère de Paul et Rita, qui sont encore soumise aux traditions, s'opposent deux autres mères, qui se veulent d'esprit moderne mais n'en sont pas moins rejetées par leurs filles. Cependant, les deux camarades de collège que furent Raymonde et Guislaine, si elles sont unies par un «*lien de chaste amitié*» (page 115), sont séparées par «*ce subtil écart de leurs deux classes sociales*» (page 117), ont suivi chacune sa trajectoire, et se conduisent de façons différentes avec leurs filles.

* * *

Raymonde, «*fille de bourgeois*» (page 117), avait déjà préfiguré la révolte d'Anna par son opposition aux valeurs de sa classe, car, à sa sortie du collège, semble-t-il, elle s'était voulue «*existentialiste*», avait adhéré à «*cette philosophie de l'existence qu'elle avait embrassée d'un seul élan dans les œuvres de Sartre, Camus*», «*volant des livres pour dénoncer l'ignorance*» autour d'elle (page 22, bien qu'il soit indiqué page 39 qu'elle «*qui était honnête avait appris à voler*» pour Peter), avait succombé,

dans les années soixante-dix, à la mode du voyage en Californie. Elle y a rencontré le «drifter» Peter qui était pour elle «*un artiste subissant la solitude, l'exaspération de son destin*» (page 95) ; à qui, puisqu'il était objecteur de conscience, elle put, en l'épousant, permettre d'émigrer au Canada.

De retour au Québec, elle a tout de même fait des études, en criminologie, domaine où s'exerce un travail de sape de la société par la volonté d'opposition au système judiciaire. Elle travaille à «*l'Institut Correctionnel*» où elle se voue à la défense et à la réhabilitation de jeunes criminels. Peut-être pour leur plaisir, pour «se mettre à leur niveau», elle montre une «*insouciance vestimentaire*» que lui reproche Guislaine : «*Elle finira par ressembler à ses délinquants*» (page 102). Elle pense qu'on a tissé autour des enfants «*une ceinture d'oppression, d'étouffement*» (page 134), que «*réformer Anna ce serait la tuer*», qu'on l'a «*emprisonnée*» dans sa chambre où elle s'est pourtant elle-même enfermée, que «*l'emprisonnement d'Anna était depuis si longtemps commencé*» (page 131).

Comme elle méprise «*cette autorité masculine qu'elle combattait tous les jours à l'Institut Correctionnel*» (page 41), elle est devenue une de ces «*mères monoparentales*» qui n'exercent aucune autorité sur leurs enfants. Elle accepte même, sans sourciller, que, à l'âge de treize ans, sa fille puisse être enceinte, regrettant seulement qu'on lui interdise «*les préservatifs*» (page 14) : que ne lui en fournit-elle pas elle-même ! Pourtant, en conséquence de ce laxisme, elle n'a récolté que l'hostilité silencieuse d'Anna, s'est confinée dans «*un amour désolé*» (page 41), une attente silencieuse du retour de la fugueuse, sans jamais dire, comme Guislaine, «*ma fille a tort*» mais «*plutôt que c'est le monde qui est mauvais*». Aux yeux de son amie, «*depuis le départ d'Alexandre sur les routes*» (page 109), elle «*allait dans la vie d'un air imperturbable, insensible aux convoitises des autres, liée seulement, on eût dit, au désespoir, au vertige de sa fille*», menant une vie «*austère, dépouillée*» (page 108).

À la fin, comme, avec sa pusillanimité habituelle, elle esquive l'opposition nette à ses collègues, qui veulent créer «*d'autres Centres Sécuritaires, des Écoles de Réhabilitation plus sévères*», en décidant de prendre «*une longue année de réflexion*», sa bienveillance lui vaut de reconquérir sa fille : «*Anna ouvrirait la porte de sa chambre, elle quittait son île, Raymonde venait près d'elle, sans oser le croire, elle pensait en serrant Anna contre son cœur, je pense que cette fois elle est de retour.*»

Raymonde est donc une mère que son laxisme à l'égard de sa fille a conduite à un échec dont elle est miraculeusement et peu vraisemblablement sauvée !

* * *

Guislaine fut une «*boursière pauvre, première de classe*» (page 117), qui a interrompu ses études de médecine pour élever ses filles, puis a songé «à la dignité d'acquérir elle-même une profession jadis abandonnée» (page 27). Devenue médecin, elle est «*du matin au soir à l'hôpital*» (page 125) qui «*draine toutes ses énergies*», car elle y est «*absorbée par une vie qui n'était déjà plus la sienne*» (page 125). Elle n'a jamais le temps de se reposer (page 155), verse «*les larmes du courage, de la bonne volonté*» (page 86). Elle se désole de «*cet été fourmillant de malproprietés, de germes*» (page 111), se dit qu'*«un enfant ne devrait pas mourir, c'était amoral»* (page 156). Mais elle «*n'a pas le courage de soulager Michelle de ses poux*» (page 136), éprouve même de la répulsion quand elle vient se blottir dans ses bras.

Si elle et Paul déclarent : «*Nous sommes des parents très unis*» (page 58), elle se détache de son mari parce qu'il l'agace, qu'elle a des doutes sur la qualité des «*articles brillants*» (page 45) qu'il écrit. Alors qu'auparavant, devant «*les ouvrages philosophiques dont il lui imposait la lecture*», elle se disait : «*Ces fronts d'hommes, ces yeux, comme les yeux de Paul, ont absorbé pour moi tant de science, toutes les connaissances de l'humanité*» (page 106), elle se montre désormais réticente, «*ne comprenait rien à ce tissu de mots sobres et muets*» (page 106), n'y trouve «*qu'une morne agressivité : où étaient l'intuition, la finesse répondant aux nostalgies de son cœur*» (page 107). Surtout, dégoûtée par «*ses caresses ponctuelles et sans égarement*», mourant de «*vivre sans passion, sans cet amour dévorant que nous avons connu autrefois*», elle se promet de «*repousser Paul et son étreinte*» (page 106).

Elle se rappelle le bonheur familial d'autrefois (page 109), «*une promenade en canot qu'elles [elle et ses filles] avaient faite ensemble*» (page 113). Mais cela lui inspire un rêve où, «*le canot à la dérive, dans la nuit, il lui semblait qu'elle était soudain prise au piège*» (page 121), rêve qui revient plusieurs

fois, où elle «luttait seule contre le rideau sonore de toute cette eau qui menaçait de l'emporter, si loin d'elles» (page 114), tandis que, plus tard, au restaurant, «il lui semblait entendre le cri désespéré de Michelle, soudain seule, à la dérive, sur le canot» (page 126) et que, plus loin, page 136, «le canot s'en allait à la dérive, pensait-elle».

Ce bonheur familial exulta avant que, du fait de la conduite de Michelle et de celle de Liliane, elle ait «connu cette honte, ce déchirement» (page 109). Se disant «cela ne devrait pas nous arriver» (page 58), elle et Paul se disputent âprement, des nuits entières, au sujet de leurs filles, auxquelles «elle ne demandait que d'être un peu semblables aux autres» (page 27) ; dont elle sent qu'elles lui échappent, Michelle dans la drogue, Liliane dans l'homosexualité. Elle a d'abord tendance à s'accuser, se demandant au sujet des enfants, «ces fauves doux, langoureux» : «Ne sont-ils pas victimes de notre lassitude, de nos lâchetés?» (page 109).

Face à Michelle, elle est révulsée par «la seringue, la poudre, ces ustensiles de mort» (page 45), car elle sait qu'«on en voyait mourir souvent d'une overdose» (page 45). Elle la voit comme une «loque», envisage de «lui demander avec brusquerie, "combien de coke as-tu sniffé aujourd'hui dans les toilettes, quels pushers as-tu rencontrés hier à la bibliothèque», lui signifier : «Si tu te mouches sans cesse, c'est à cause de cela». Mais elle se refuse à «ces expressions vulgaires, désagréables», à «ce vocabulaire répugnant, elle n'allait pas se corrompre comme tant d'autres mères, à ce langage, cette vicieuse alchimie» (page 135). Elle a pour sa fille «des élans d'amour confus, désespérés, se disant qu'elle ne l'aimerait jamais assez» (page 88), mais elle est «importunée de son affection» (page 118). Ayant avec elle des rencontres d'une tendresse poignante, elle essaie en particulier de renouer leurs liens en allant avec elle au restaurant où elle veut la faire manger ; mais elle est «prise de dégoût soudain, songeant à ses doigts poisseux» (page 126), à «ces doigts effilés semant sur elle les saletés de la rue, l'abandon, la misère des villes, c'était intolérable» (page 110), et «elle imaginait déjà sa répulsion lorsque Michelle viendrait se blottir dans ses bras» (page 109) ; se dessine alors sur son front, «ce front qui avait pensé aux besoins de tous» (page 89), une ride dont Michelle était la cause, et les mots d'amour de cette «petite bête, humant le parfum de votre chair, de vos vêtements», qui lui répète : «Maman, tu es si belle, si sexy» (pages 107, 108, 118, 135), «pesaient comme une chaîne de captivité» (page 107). «Hantée par tous les doutes qui perturbaient sa fille» (page 117), elle se demande : «Que pourrait bien penser Jung [Carl Gustav Jung, médecin psychiatre suisse (1875-1961), fondateur de la psychologie analytique, pionnier de la psychologie des profondeurs, adepte de la psychanalyse de Sigmund Freud avant de se séparer de lui] des rêves de notre petite fille?» (page 89). Elle est prête à lui donner une de ses écharpes de soie, mais prévoit aussitôt qu'elle la prendrait «pour dormir dessus» ou pour la vendre afin d'acheter «un peu de dope» (page 105) ; aussi se rétracte-t-elle en se disant : «À quoi bon céder à ces sentiments généreux, ils en abusent toujours» (page 106). Enfin, elle est «jalouse de la pitié de Michelle envers les rebuts de l'humanité» (page 109).

Les problèmes qu'elle a avec Michelle devraient l'amener à se réjouir de la bonne santé physique et mentale de Liliane. Mais elle est scandalisée par «son arôme violent, sensuel» (page 135), par son orientation et sa liberté sexuelles, car elle est lesbienne. Elle «l'accable d'insultes parce qu'elle rentrait tard, ou ne rentrait pas du tout» (page 75), pense, à son sujet, qu'«on pouvait encore leur dire "tant que vous serez sous notre toit, vous devrez nous obéir"» (page 107). Envisageant de «la chasser avant ses dix-huit ans» (page 113), elle la réprimande : «Je suis ta mère, il faut me parler avec respect» (page 112). Cette fille, qui «la violait sans cesse avec ses mots, ses répliques» (page 112) ; qui lui oppose «un regard irritant» (page 112), «insolent» (page 114) ; qui représente «l'interdit de la sensualité, l'anomalie de la joie triomphant partout» (page 104) ; qui «aimait déjà d'autres femmes» (page 107) ; qui «lui présentait une amie qu'elle appelait sa maîtresse» (page 114), lui fait éprouver une «croupissante jalousie» (page 110), «son vice passionné» qu'elle «a l'audace de confesser» : «Je suis jalouse de ta paresse, de ton insouciance» (page 88) et, lui assène sa fille, de «toute cette expérience amoureuse que tu ne possédais pas à mon âge» (page 114). Guislaine en vient à se dire : «Il ne faut surtout pas que je lui montre que je la juge, elle s'entêterait à vivre de façon plus amorale encore» (page 115).

Tantôt, elle se sent «persécutée» par ses filles, se demandant : «Pourquoi aimeraient-elles tant m'attaquer, me torturer mentalement, elles ne sont pas cruelles» ; puis elle cherche aussitôt à se

rassurer : «Après tout, je les connais bien, ce sont mes filles, je les ai vues grandir, tout ne va pas si mal, entre nous» (page 122).

Ce qu'elle peut «partager avec ses filles» (page 110), c'est la révolte écologiste contre «cette fumée des villes qui détruisait la santé des enfants» (page 105) ; contre «ces criminels qui noircissaient l'azur, noircissaient tout, cédant à l'inéluctable panique qu'un jour nous allions tous mourir, la fatalité d'une négligence universelle qui venait s'abattre sur chacun, le suppliant de renoncer à tout effort de vivre» (page 110). Elle projette d'aller s'établir avec elles à la campagne : «On laisserait derrière soi cette vie expirante des villes» (page 102), avec ce résultat : «Elles oublieraient ces années troubles» (page 108).

La femme en elle constate que «les hommes qu'elle attirait dans la rue lui semblaient grossiers», et qu'«elle n'attirait plus les hommes» (page 108). Ses filles «ne lui inspirant plus aucun amour maternel» (page 106), elle se lamente : «Il fallait attendre longtemps avant de savoir comment acquérir, pour soi-même, l'élémentaire droit de vivre selon ses propres désirs et non plus ceux des autres» (page 106) qui abusent toujours des sentiments généreux (page 106). Elle «attend la fin de sa captivité auprès d'eux» (page 106), et envisage d'aller pratiquer au Brésil où on a besoin de médecins bénévoles (page 107).

* * *

Ainsi est plus cruellement traitée la mère qui, avec son mari, sans être vraiment en plein accord avec lui, a entrepris d'agir auprès de ses filles, Michelle et Liliane, une nette différence étant établie entre elles et Anna, entre celles qui sont victimes de la drogue et celle qui y a échappé.

* * *

Michelle est «une chevrette» (page 19) «au profil angélique» (page 135), si gracile et si fragile qu'«on sent son aile frôler à chaque instant l'angle dur qui la déchirera». Elle voit d'ailleurs, dans un rêve, sa mère lui tricoter «deux ailes» que, cependant, elle n'osait pas essayer pour «s'envoler à la hauteur des arbres» (page 155).

Pour ses parents, elle avait été «un accident», et elle savait sans doute, «guidée par sa lucidité souterraine, qu'elle avait été conçue une nuit d'hiver sans l'aimer [sic]» (page 119). Aussi se plaint-elle : «Maman, tu ne m'aimes pas, tu ne m'aimes pas assez» (page 118) - «Vous ne n'aimez pas, vous ne m'aimez pas assez» (page 119). Pourtant, elle est entourée de leur sollicitude. Mais, pour elle, cette pitié est «dégradante» (page 103). Elle souffre de voir ses parents «posant des questions, cherchant à comprendre» (page 103) avec «cette familiarité sans âme qui était peut-être leur forme d'amour», mais qui lui fait penser : «Je les hais, je les hais» (page 104). Elle sent «peser sur elle ces dons ambigus que lui prodiguait leur affection, l'autorité de l'amour, et cette impatience contre soi-même de recevoir si peu, en retour», victime paradoxale de «cette prodigalité incessante», de «ces cadeaux qu'elle et sa sœur ne méritaient pas» (page 26), car «elle profanait chaque jour les dons de cet amour maternel, intense et si touchant» (page 26).

Faible dès sa petite enfance, elle «avait eu une pneumonie à l'âge de trois ans, ils l'entendaient tousser dans le noir, des jours, des nuits, Guislaine, Paul, ces larmes sèches, ces larmes qui ne coulaient pas, ils entendaient cette sourde lamentation dans le noir, qu'allons-nous faire, ils venaient tout près du lit, regardaient ces yeux agrandis par la fièvre [...] chacun écoutait, entendait le torrent de ces larmes sèches qui ne coulaient plus» (pages 127-128). Sa sensibilité était déjà exacerbée : «Elle est si étrange, elle ne ressent rien comme les autres» (page 89). «Douée pour ce martyr [sic] des sens anormalement éveillés» (page 108), «à huit ans, elle pressentait les cataclysmes» (page 107), «les tremblements de terre, les catastrophes géologiques», «le volcan atomique» (page 108). Elle craint qu'on la mette «au rebut» (page 105), «ignorant à quel pouvoir malfaisant elle serait livrée» (page 20). Elle ne connaît d'elle-même que «le vertige de l'échec» (page 103). «Elle avait grandi dans la terreur» (page 108), refusant d'aller à l'école, faisant de l'anorexie, ayant souffert d'«inanition "au temps de sa crise du Biafra" disaient-ils sans respect pour sa douleur, on l'avait guérie de cela, de cette tendance à mourir dans la chair des autres» (page 89). Ainsi, au restaurant avec sa mère, est-elle incapable de manger, pensant à «la nourriture profanée quand des millions d'enfants avaient péri au Biafra», entendant «dans ses poumons cette respiration de l'agonie silencieuse [...] elle n'avait

plus d'air, son cœur, sa poitrine éclataient en un dernier souffle [...] elle mourait sous les yeux de sa mère» (page 125). «*Elle était engluée dans le mal de son corps comme un papillon dans une toile d'araignée»* (page 102).

Aussi a-t-elle a besoin de la protection de sa mère : «*Oui, maman, je ne peux vivre sans toi»* (page 107). Mais, devant les larmes de celle-ci, pour qui elle est à la fois «ce chaos» et «cette splendeur» (page 107), qu'elle croit entendre lui dire : «*Soumets-toi [...] car nous te dominons.*» (page 33), elle ne peut avoir que des «*larmes sèches*» (pages 87, 126).

Pourtant, elle pourrait être sauvée par l'art, car elle est une musicienne dont le cœur bat follement «*sous l'allégresse du concerto de Beethoven*» «*qui n'était là, allègre et doux, que pour elle seule*» (page 101) ; qui a une passion pour Wagner («*l'univers chaotique, heurté de Michelle, embrassant la fougue de Wagner*» [page 107]), pensant, d'ailleurs, qu'*«elle deviendrait un jour Cosima Wagner, ou personne»* (pages 57-58), ce dont doute Anna («*Michelle ne serait jamais Cosima Wagner, jamais son IQ n'attendrait [sic] 190»* [page 58]). Mais, comme l'épouse du compositeur, «*qui a vécu, qui a souffert*» (page 26), «*elle est passée de l'autre côté de la vie, mais sans avoir rien accompli encore*» (page 32). «*Elle apprenait le piano à l'École de Musique*» (page 13), veut devenir pianiste, mais ne peut envisager de consacrer des années à l'apprentissage nécessaire pour pouvoir jouer «*une sonate de Bach*» (page 17), redoute «*cette action béante qui était la préparation de la vie, plus que la vie elle-même*» (page 75). Elle pourrait «*rentrer [sic] dans une classe de composition*», écrire un jour «*une fugue wagnérienne* [s'il avait de la fougue, Richard Wagner n'a guère pratiqué la fugue !] où aux sons des cloches se mêlent l'écho sombre des bombes et les cris de ceux dont les larmes ont été brûlées» (page 158). Si «*elle préparait un récital de piano, parmi d'autres élèves*», la virtualité d'une carrière musicale est déjà sacrifiée, «*l'élan vital n'était-il pas brisé*» (page 13)? Et elle a du mal à «*préparer ses examens*», «*son père lui demandant chaque soir "est-ce que tu fais des progrès?"*» (page 75). «*Elle comprenait soudain que la vie elle-même n'avait jamais eu lieu, que tous tentaient de la modeler, de la refaire à leur image, quand il n'était pas sûr, pensait-elle, qu'elle fût vraiment sortie du néant.*» (page 75).

Car elle s'adonne à la drogue dont elle est une émouvante victime, «*dépérissant de jour en jour*» (page 49) en prenant du «hasch», de la cocaïne, de l'héroïne ou de l'acide. Cela rend «*son corps pantelant*», lui cause des «*maux obscurs*» (page 115), et, «*la nuit parfois, ce corps svelte avait la lourdeur du plomb*» (page 29). Anna la voit dans la rue : «*Sa démarche était évasive, disloquée, le regard de ses prunelles aveugles semblait lointain*», «*elle était si pâle*» ; elle l'imagine se demandant «*pourquoi tout devenait-il hideusement blanc, vide et sonore, le soleil, l'été, la transparence de la flamme de cet été*» (page 48) ; elle ressent «*l'oppression de ce chagrin et la sécheresse de ces larmes*» : «*ce n'est pas en vain que l'on appelle cela "faire un trip" puisque chacun se devait de revenir, sans le retour, c'était l'éblouissement d'une infinie seconde, puis l'anéantissement total, rien de tout ce qu'elle contemplait maintenant ne serait plus*» (page 49).

De plus, elle boit du gin, le «*gin de son père*» (page 127), «*qui la vivifiait*» (page 102), mais est une «*chose infecte*» (page 102), d'où «*l'odeur âcre de Michelle, alcoolisée, cette présence fétide*» (page 118) ; d'où «*le déchaînement de l'ivresse dont ils parlaient tous, un flot d'images, de sensations foudroyait ses nerfs*» (page 102). Elle est alors victime d'une hallucination où s'établit une analogie entre les enfants du Biafra et la mort des membres de son entourage.

Cependant, si elle ne se sent «*plus liée à l'univers*», ce ne serait «*pas l'effet de la cocaïne ou de l'héroïne, ce n'était pas une sensation étrangère, mais une condamnation née de soi-même*» (page 53). Elle refuse de se soumettre, comme le font les adultes, à «*la détérioration du temps*» qu'elle a décelée chez une violoncelliste, «*cette grosse femme drapée de noir, qui était venue de Genève, avec un orchestre étranger, et qui, le temps d'une pause, pendant une messe de Bach, s'agitait sur sa chaise de paille et s'était mise à bâiller*» (page 33, cette réflexion prouvant d'ailleurs une ignorance complète de la nécessité physiologique du bâillement qui n'est pas du tout «*ne plus rien ressentir en jouant du Bach*!»), détérioration qui lui paraît plus évidente chez sa grand-mère, dont, pour elle, «*chacun de ces fertiles battements de cœur enfante la même mort*» (page 100). Mais elle écoute aussi «*le bourdonnement fou de son cœur, dans ses tempes, se disant, s'il bat encore un autre coup, ma tête, mes oreilles vont exploser*» (page 98).

Elle envisage donc le suicide, tient un «*album dans lequel elle prenait note de tous les suicides qui la concernaient*» (page 157), en particulier de l'histoire de Janet et John, celui-ci victime de la drogue ayant fait avec sa compagne un pacte de suicide qu'elle n'a pas respecté : «*La résolution de vivre était un acte égoïste, nul n'avait le temps de regarder en arrière*». Michelle veut «*tout regarder en face, sans l'aide des parents, du psychiatre car ils préféraient tous ignorer les drames de cet album d'horreurs*» (page 157). Elle est en effet soignée par un psychiatre chez qui on l'envoie «*pour apaiser toute sa furie*» (page 107). Pour les spécialistes, elle est «*dans un perpétuel état de régression*» (page 109). Pour stimuler son «*élan vital*», «*ne fallait-il pas inventer quelque viol secret de l'être*» (page 13)?

Elle est «*libérée des sournoises caresses*» de ses parents par Liliane (page 103), car elles formaient un «*bloc de complicités muettes*» (page 26). Elle apprécie sa sollicitude, la voyant, dans un rêve, lui donner des baisers (page 155). Elle trouve aussi un refuge auprès de Raymonde et d'Anna (page 87), répétant à celle-ci : «*J'ai confiance en toi, en toi seule au monde, avec ma sœur Liliane, bien entendu*» (pages 74-75). Sans doute pour se rapprocher d'elle, Michelle avait cru pouvoir appartenir à des «*gangs de filles*» ; «*mais le mot "gang" lui inspirait de l'aversion*» depuis que, dévalisant avec un groupe un appartement, elle s'était enfuie. Or voilà que «*soudain Anna partait [...], s'éloignait en silence [...] et si loin ensuite que Michelle ne la verrait plus peut-être, pendant quelques jours, quelques mois, on ne pouvait pas prévoir avec Anna*» (page 75). Elle la voit «*qui partait à bicyclette dans l'air suffocant*», ce qui suscite la vision citée précédemment (pages 126-127).

Enfin, dans son désarroi, elle se raccroche à toutes les rencontres qu'elle peut faire. Ayant remarqué «*un jeune chien qui jouait avec son maître*», «*cela la réconfortait que cet inconnu se mit à lui parler*» ; «*il eût fallu dormir là, se pétrifier dans les larmes de la Terre, chacun n'avait-il pas besoin de ce repos scellé avec la terre*» (page 97). «*Elle avait frôlé de son coude un garçon d'une vingtaine d'années qui promenait une voiture de bébé*» (page 97). Elle déambule et dérive dans les rues «*avec des copains indifférents à tout, si indifférents qu'ils regardent fixement devant eux [...] comme à l'écart de leur conscience de vivre*» (page 103). Elle couche «*parmi des clochards et des pauvres raides de froid*» (page 105), en recueille certains (ce que sait Liliane : «*Tu as ramassé un vieux que tu as amené dormir à la maison*» [page 98]), éprouvant de la pitié envers les rebuts de l'humanité, aimant «*se blottir dans des coins gris et sales où il fait si froid*». Mais elle se demande aussi, assez comiquement, «*pourquoi n'avait-elle pas déjà un amant ou plusieurs, comme Anna l'avait fait si tôt [...] pas un garçon, un homme mûr, pourquoi s'entêtait-elle à être chaste, à aimer la musique*» (page 75).

Michelle, plus enfant qu'adolescente, fragile, dépendante, reste donc enfermée dans un égocentrisme effréné, ne pense jamais qu'à ses droits et non à ses devoirs. Pourtant, elle «*avait besoin des autres*» (page 57).

* * *

Anna est passée par une détresse proche de celle de Michelle. Intelligente et belle, mais désespérée dès l'enfance, elle a traversé plusieurs épreuves : la rudesse des hivers canadiens, le divorce de sa mère, Raymonde, le remariage de son père, la dispersion des frères et sœurs, en bref les incertitudes d'un avenir muré d'avance.

À son tour elle s'abandonne aux faux délires d'une époque en voie de décomposition. Elle part sur les routes au hasard, en compagnie d'amis marginaux, drogués, mendians, prostitués qui se livrent aux trafics les plus douteux pour tenter de survivre. Le vagabondage de la jeune fille, du Canada au Mexique en passant par les Caraïbes, correspond surtout à une sorte de quête intérieure sous la forme d'un douloureux soliloque obsessionnel. Anna évoque ses rares moments heureux de petite fille, les épisodes d'un amour brisé, le courage d'une mère presque aussi paumée qu'elle. Et l'étrange conclusion de ce double itinéraire, vécu et psalmodié sur fond de malheur, c'est que subsiste en Anna, indéracinable, la folle espérance de la rédemption : elle rentrera finalement à la maison, soudain visitée par une joie dont seul l'avenir pourra fixer la lumière.

Mais, comme elle est plus âgée et moins atteinte, qu'elle n'a pas la sensibilité exacerbée de son amie, qu'elle jouit d'une grande vitalité (Philippe ne lui disait-il pas : «*Tu vois bien que tu aimes la vie, quel acharnement, quelle volonté tu mets à ta façon, dans tous tes gestes, quelle fureur !*» [page 96]?) et

d'un degré de lucidité supérieurs, qu'elle affronte «la vérité mutilée de sa vie» (page 14), elle serait, à la fin, sauvée.

Elle fut révoltée dès sa petite enfance par le drame qui déchirait ses parents, où «il y avait une telle propulsion de douleur et de violence» que se serait produit chez elle une «rupture avec la vie» (page 25). Puis, «possédant la plénitude de sa conscience [...] la justesse de sa pensée, dès les premiers jours de sa vie [est-ce assez fort de café pour vous?], elle avait, dans la défense de ses droits, des droits de Raymonde, commencé à lutter contre Peter» (page 94). Ce fut là «son premier acte de haine» (page 25) : elle l'avait «condamné», et «elle ne lui pardonnerait pas» (page 92), tout en se demandant s'il «n'était peut-être qu'un père comme tant d'autres, de sa génération» (page 94). Elle affirme : «L'homme dont elle eût à subir l'autorité, la surveillance, elle le quitterait» (page 95), considérant qu'«il n'y avait aucun lien désormais entre son espèce et la sienne» (page 53). Mais, plus loin, elle se dit pourtant «liée à Peter, le serait toujours par ce lien de l'opulence, car on ne pouvait se séparer d'une race qui était partout la seule visible, la seule visiblement opulente» (page 55). Plus tard, elle déclare ne pas avoir aimé que, «pendant une classe de ballet», il ait promené «sa main sur sa jambe raide, toute guindée dans son collant d'une blancheur soyeuse», et que, «encombrée de son tutu, elle ait senti le long de sa jambe ce geste envahisseur qui la faisait rougir devant ses camarades» (page 135), ce qui suggère donc quelque attraction incestueuse. Si, «pourtant, il la regardait avec cette monstrueuse, infinie tendresse» (page 135), elle s'était dit : «Dad, je te hais».

Puis ce fut à ses deux parents qu'elle reprocha de l'avoir conçue dans une «miraculeuse inconscience» (page 14), d'avoir «fait l'amour sans penser à [elle]» (page 17), de ne pas l'avoir assez aimée. Aussi, au cours d'un voyage «en train vers la lumière du midi de la France» avec sa mère, «inflexible et glacée», «déjà absente de son corps» (page 117), elle lui opposa un «front rigide, fermé à tout», «l'opacité de cette enfant enveloppée de son silence, et ce pli boudeur des lèvres qui semblait dire, laissez-moi, laissez-moi, je suis ailleurs, et dans ce lieu où je suis, il n'y a plus de vie, un vide plaintif, c'est tout, oh ! laissez-moi» (page 116). Les autres, «Anna les fuyait, n'aimant pas la gravitation de ces présences physiques» (page 57).

Sur cette voie où elle a précédé Michelle, elle est allée plus loin qu'elle dans sa révolte, «critiquant tout, comme les autres délinquants» (page 96), se joignant à des «gangs de filles», partant dans le Sud, dans des «îles de naufrage» (page 51), «ces lieux perdus qu'elle avait conquis», «ces villages, de la Floride, du Mexique, des Caraïbes» dont elle est fière de penser que «Peter ne savait rien, il ne savait rien de ces matins où elle s'était éveillée seule, sans lui, sans eux» (page 50). Elle se souvient d'«une complète éclipse du monde», d'«un indiscernable parcours» (page 41) qui fut «une aventure dangereuse» (page 23) aux yeux de Raymonde à qui elle envoyait parfois «une carte postale» (page 57).

Elle a été une «drifter» qui «ne pensait qu'à son plaisir» (page 94), car «drifting away», c'est aussi «se livrer à l'extase de l'instant, entendre les battements de son cœur, s'étonner de leur accélération [...] pour cet instant d'émotion, de vitalité qui était le sien, et qui ne reviendrait plus, ni en ce monde, ni en l'autre» (page 44) ; «ce plaisir était son propre plaisir d'exister» (page 94).

Elle a vécu avec les «punks» qu'étaient Tommy et Manon qu'elle voyait «ne cesser d'évaluer, d'être à l'affût, à la merci de cette passion souterraine, rituelle et obsédante, la passion de dévorer l'autre vivant» (page 76). S'inquiétant de leur sort, elle se demandait : «Glissaient-ils, vers quels destins solitaires, de cette science qu'ils avaient durement acquise, l'assimilation de tout ce qui était vivant, étaient-ils passés au crime sans même le savoir, Tommy ne parlait jamais de tuer, mais ses yeux semblaient refléter de froids calculs lorsqu'il parlait de se défendre, Anna craignait de lui demander si parfois cette nécessité de se défendre ne l'avait pas poussé à cet acte devenu systématique pour plusieurs, actes que l'on ne réprimait plus, qui découlait de soi, sans contrainte et sans remords, et qui consistait à interrompre violemment la vie d'autrui [...] l'acte de tuer découlait de soi spontanément, rien n'était plus naturel, on tuait comme on respirait, comme on vivait» (page 77). Elle se disait : «Ils seraient libres, sur les routes ou en prison mais jamais ils ne seraient libres de tous ces crimes qu'ils avaient fuis». Ainsi, se dissociait-elle déjà de leur dangereuse dissidence.

Elle se sentait alors «retranchée» de leur amour qui, cependant, de loin, «la protégeait de cette hostilité qu'elle éprouvait contre elle-même» (page 83). Mais, alors qu'elle était en proie à «une transe de la peur» (page 151), elle connut elle-même l'amour avec Philippe qui la séduisit parce qu'il «était

de ces êtres marqués, cicatrisés» (page 96), qu'elle put accepter parce qu'«un habitué des drogues ne vous écrasait pas de sa protection» (page 40). Cependant, comme elle ne comprenait pas son «exil forcené», son «errance maudite» (page 95), qu'il l'incita à le quitter, elle «descendit ces escaliers, les marches de ces limbes qu'ils avaient connues ensemble, inséparables et doux, elle alla vers les chemins de sa froide conscience» (page 168). «Elle avait aimé sa présence, sa culture, sa sensualité qui avait éveillé la sienne, et dans sa cupidité elle avait pensé, Philippe et tout ce qu'il est, tout ce qu'il possède, c'est ma transfusion de vie, de sang, c'est ainsi qu'ils agissent, eux, après tout, ils prennent tout ce que nous sommes, mais qui sait, si avec Philippe elle ne se trompait pas» (page 96). «Dans sa cupidité, Anna avait consenti à se séparer de lui, préférant à l'amour, au bonheur, les chemins de sa froide conscience qui ne la conduiraient nulle part, pensait-elle» (page 169). Cela n'avait duré que quelques mois, mais qui avaient été «toute une vie» (page 93), quelques mois pendant lesquels elle fut sa seule famille, sa raison de vivre.

Mais cet «ange avait été touché par une secrète pourriture», par «la vénéneuse substance de son angoisse», avait subi «une latente décomposition» (page 117). En effet, elle s'est adonnée à la drogue, «son corps étant endolori» par «ce travail de patience qu'elle lui faisait subir», par «ce dressage, il devait se raidir, être supplicié» (page 149). Cependant, la drogue lui aurait ouvert «cette voie nouvelle de la connaissance» qui permet «de saisir enfin que seule l'indifférence est la qualité sublime de la vie, que toute douleur est ressentie en vain» (page 13).

Aussi l'exemple de la tension perpétuelle que connaissent Tommy et Manon lui fit se demander : «Fallait-il vivre ainsi ou céder à une paix comateuse, où l'autre ne serait pas mangé vivant, mais tué, de façon indirecte, dans une existence muette, recluse, faite d'inertie, où tout ce qui était humain, donc, cause de souffrances, devait être éclipsé de la mémoire» (page 76). «Sa seule passion féroce devint ce désir d'une telle neutralité que toute sensation de douleur serait désormais nettoyée» (page 148). Elle ne se sentait «plus liée à l'univers» (pages 53, 71), faisant «une curieuse expérience de délaissement, de tout son être, qu'elle avait choisie» (page 72), dans une «attitude d'inertie qu'elle ne pouvait plus changer» (page 71), attitude qui pourrait être inspirée par le bouddhisme.

Revenue chez sa mère, elle n'y touche plus à la drogue. Mais, le «front rigide» (page 41 : pourrait-il être mou?), «fermée à tout», «inflexible et glacée», «si insolente, si butée» (page 94) «suivant sa propre ascension solitaire», toujours «dressée, vindicative», «la défiant avec ironie», elle lui oppose «l'acharnement, l'hostilité silencieuse», «rejetait au loin tout espoir de réconciliation» (page 115). Elle veut lui dire «qu'elle avait tort de prononcer devant elle ces mots en lesquels elle avait foi, rééducation, transformation» (page 21), et l'accuse «d'avoir perdu la ferveur guerrière» de sa jeunesse «dont elle héritait aujourd'hui, sans le savoir» (page 22).

Elle reste enfermée dans sa chambre, qui est une «île» (pages 148, 159), d'où les mentions de «sa pointe insulaire» (page 131), de «cette vie insulaire dangereuse» (page 147). Cet «espace comprimé», où elle a «ses bêtes, les perruches qui volaient librement» (page 131), où elle «éprouvait le bonheur, l'étourdissement de se retrouver» (page 44), est aussi un «coin de naufrage» où, «sur son radeau», «elle s'accompagnait d'odeur des bêtes» (page 32). Elle y fait face à un mur que «Raymonde avait jadis peint en rose» (page 147), et y avait placé une reproduction d'un tableau de Boudin «qui illustrait le bonheur de vivre sur les plages de Honfleur» (page 30). Mais elle, qui «méprisait l'art» (page 96), qui, «même au banquet de la beauté, refusait de se joindre, disait sa mère», non sans pédanterie (page 96), boude devant Boudin car, pour elle, «toute la sensualité s'arrêtait là, sur le contentement d'une bourgeoisie sereine, immuable dans l'attente de ses plaisirs» (page 30), le tableau lui paraissant «le théâtre d'événements lugubres» (page 31), lui annonçant «l'extinction de sa vie» (page 32), lui montrant «les derniers vivants s'égrenant sur les plages de Honfleur» (page 160) comme aussi «les dernières ressources de la Terre», car «toute cette eau, toute cette lumière, on ne les verra plus, désormais, que dans les tableaux» qui seront «nos convalescentes visions d'une autre vie» (page 168). Elle pense encore : «Que pouvait-on reprocher à ce chaste paysage marin sinon de représenter ce que nous n'étions plus désormais, ce que nous n'allions plus jamais être, un paradis lointain que nous avions détruit» (page 31).

Elle paraît à Michelle «plus mystique que les autres, moins matérialiste» (page 90) ; à ses yeux, «elle ne cède à personne, rien ne trouve grâce à ses yeux» ; elle considère que «son esprit avait renoncé à tout déjà pour se figer en une seule vision du monde, sombre et définitive» (page 90). En effet, Anna

part à la recherche de la raison de l'absurde, décide que, de sa chambre, elle «ne sortirait que lorsqu'elle aurait saisi la signification de cette si pénible existence» puisqu'«il ne fallait pas faire qu'exister, disait Philippe» (pages 96-97). Pourtant, à un autre moment, est indiquée son égoïste et féministe indifférence : «Anna ne pensait qu'à elle-même, pourquoi eût-elle réfléchi aux événements du monde, elle ne vivait pas dans un univers d'hommes» (page 74).

Elle connaît alors des rêves («ces rêves de la nuit qui laissaient en vous leur spectrale mémoire», [page 12]), dont certains sont un secours contre l'agressivité de la vie («c'est avec ce corps de la nuit qu'on pouvait enfin s'élever de la terre» [page 12]), tandis que d'autres sont des tortures (elle voyait «le torrent de sang clair jaillissant soudain des genoux» de Michelle, «écluse de sang qui était là, comme une promesse de création qui ne serait pas accomplie, que la flamme créatrice qui hésitait dans ce cœur, serait demain meurtrie, ensanglantée» [page 66]). Elle se complaît dans ses visions d'incendies, de conflagrations, de catastrophes, qui la poursuivent même à l'extérieur : «Anna regardait son père à travers les flammes [...] La phrase méprisante que venait de prononcer son père tombait avec son âme lacérée, dans le feu, parmi les branches mortes, piétinées et calcinées» (page 39).

Aujourd'hui, Peter est, à ses yeux, «un être égoïste, vicieux» (page 74), l'incarnation même de la déchéance humaine. Elle lui trouve une «*intransigeance qui lui rappelait l'intransigeance de Raymonde*» (page 76). Elle lui reproche d'avoir conçu Sylvie sans penser à la catastrophe nucléaire pourtant prévue et prévisible. Cette «*innocente soyeuse vie, toute à lui*» (page 74), ce «*balbutiant cerveau*» est «entre les mains de ce dompteur familier des petits enfants» (page 91). Il a accroché à son poignet «*le bracelet d'or qui la tiendrait demain captive de ses illusions, de sa conquête du monde, par le haut, quand, dans ce monde lui-même, pensait Anna, le glas de la terreur avait sonné*» (page 79). Il admire son premier dessin où, cependant, il y a «*un nuage dans le ciel quand il fait si beau*» (page 159), qui, pour Anna, est «*une boule de gaz empoisonné qui tuait toute vie en deux minutes, un mince nuage noir*» (page 159) que Peter, «*objecteur de conscience qui avait toujours dit à Anna, "ton père ne tuera jamais"* avait oublié de prévoir lui qui pensait à tout» ; «*il se lèverait un jour, son jardin détruit, un enfant dans les bras qui ne respirait plus*», tandis que «*la vie d'Anna respirait à peine, touchée elle aussi par ce mince nuage noir*» (page 160).

Dans sa «guerre», elle montre quelque sollicitude pour «les autres» ; elle les «*admirait sans les comprendre ou les aimer, car ils étincelaient pour elle, d'une vitalité éperdue, pour se lever, le matin* (quelle surprise : elle, la jeune bourgeoise, si elle se lève, ce n'est évidemment pas le matin !), se vêtir [...] s'agitaient [...], leurs gestes simples, courir, marcher, nuit et jour, lui semblaient empreints d'une grandeur forcenée». Elle les réduit cependant à leur pieds «*transpercés de devoirs, combien elle souffrait de les voir errer ainsi jusqu'à leur finale lassitude*» (pages 11-12).

Elle se scandalise aussi du sort fait aux animaux : lorsque Raymonde partait (au travail !), elle libérait les oiseaux (page 30) ; surtout, elle proteste contre les expériences que les scientifiques font sur les animaux : «*Ils étaient capables d'inoculer la syphilis, le cancer, à un peuple de souris, de lapins*» (page 17).

Elle demeure soucieuse de Michelle, se demandant : «*Fallait-il rejeter la supplication de ce visage qu'un seul sourire, un seul mot eussent suffi à éclairer*» (page 76).

Mais ses préoccupations sont plus universelles. Pour elle, «sur cette Terre des hommes, le passé, le présent se confondaient en une seule idée fixe : la dégradation de l'âme humaine» (page 154). Elle est obsédée par le sang que font couler les gouvernants, «aucun d'eux n'annonçant à son peuple qu'il souffrait de la maladie d'Anna, et que cette maladie était incurable et que c'était une indigestion de sang [...] aucun d'eux n'avouait son indicible horreur d'éliminer une partie de la planète, par la disette et la faim» (page 65). Elle croit entendre «*l'énorme silence précédant les cataclysmes*», la guerre nucléaire où «*cette vie comme tant d'autres ne serait qu'une sanglante poussière*» (page 10).

Elle subit «ce long jour sans sommeil qu'on appelle la vie» (page 10), «*cette agressivité de la vie qui ne s'arrêtait jamais*» (page 12). Pour elle, la vie n'est que «*cette funèbre veillée autour d'un moment de fête*» (page 20). Elle ressent «*l'inaptitude à vivre*». Elle a la conscience aiguë de sa fragilité devant la mort. Elle est en proie à «*cette évidence morne on vit, on meurt*» (page 150). Elle éprouve parfois «*le désir de quitter cette vie, cette Terre où elle n'avait même pas la liberté de choisir, comme sa mère l'avait fait avant elle, aucun choix peut-être, pensait-elle, sinon de devenir demain l'involontaire témoin*

du génocide de sa génération, y avait-il une injustice plus grande que celle de comprendre qu'on vous avait donné la vie tout en vous en privant» (page 31).

Elle reproche aux autres de rester «capitonnés dans leurs blanches souillures» tandis que la Terre devient «un charnier de jeunes morts». Elle croit voir la dégénérescence et la fin d'une espèce, quand son rapport violent avec la nature ne peut que se retourner contre elle, quand il faut choisir entre «tuer et être tué».

Cependant, si elle a perçu l'immensité du mal, elle renonce à l'action, étant «avant tout coupable d'une inertie monstrueuse». Il reste que, si tantôt elle se tient «*loin d'eux tous, sans attachement*», tantôt elle apprécie, «*auprès de Raymonde, comme auprès de Philippe, ces doux liens d'affection, d'amour, et leur emprise tenace, persévérente, vivre auprès d'eux, domestiquée, confiante*» (page 94). Or elle entend Tommy, Manon, sa mère, lui dire : «*Reviens, cette vie insulaire est dangereuse, on y perd la raison, l'espoir, le goût de vivre*» (page 147). Aussi, à la fin, elle qui, quand il le faut, sait «*feindre l'obéissance, la bêtise, tout ce qu'ils aimait voir en vous*» (page 152), entendant les paroles prononcées par les sévères collègues de sa mère, «*ces voix sincères, honnêtes n'aspirant qu'à son annihilation*» (page 168), ces justiciers étant hostiles à sa jeunesse, entendant aussi sa mère chercher à esquiver tout engagement avec eux, elle accepte à contrecœur, semble-t-il, de réintégrer le monde des siens, et de se conformer à ses valeurs.

Ainsi, Anna qui, longtemps s'est voulue un ange destructeur, rentre finalement dans le rang, et n'est donc pas, de ce fait, le personnage le plus important du roman.

* * *

En effet, Liliane échappe aux tourments que connaissent tous les autres, incarne même «*un bonheur de vivre que Michelle ne connaîtait jamais*» (page 88).

Bébé qui était «*une mignonne petite fille potelée*» (page 118), elle devint vite un «*diable plantureux*» (page 119) qui, «*examinant ses parents, leur démence, avec ironie*», se disait : «*On ne la possèderait pas ainsi, ils ne viendraient pas la conquérir, avec leurs cadeaux, leur matérielle indécence dont ils étaient si fiers*» (pages 118-119). Mesurant déjà six pieds [1 m, 83] à douze ans, elle est dotée d'une inépuisable vitalité, d'une «*habileté* corporelle qui semble «*redoutable*» (page 113), d'une «*exaltation si physique*» (page 113), d'une chaude sensualité, d'une «*volonté de séduire, de plaire*» (page 113) tout en semblant «*vouloir vous anéantir avec les idées, les mots, ces mots ironiques qui blessaient*» (page 104). Elle, qui se voit «*grande, énorme, monstrueusement forte*» (page 162), n'a jamais perdu confiance, «*réussissait tout*» (page 113). «*Elle serait forte comme un chêne, oui, elle pourrait écrire, sculpter, aimer avec douceur, vivre sans servilité*» (pages 164-165).

Elle aime les coins de nature vierge. Elle garde le souvenir «*d'une promenade nocturne sur un lac gelé*» (page 120). Elle va «*pêcher seule*». «*Parfois avec une amie privilégiée, elles dorment enlacées sur l'herbe*», «*émues par cette inépuisable vitalité qui les unissait*» (page 164), et elle lui demande : «*Serons-nous toujours saines, libres, comme nous le sommes aujourd'hui? Sauras-tu défendre tes idées, me défendre aussi si j'en ai besoin?*» (page 161).

On l'a compris : elle est lesbienne, une «*vraie chatte en chaleur, disait Guislaine, toujours amoureuse d'une amie*» (page 100), «*vivant déjà à moitié dans une commune de filles, presque toutes des enfants, qui avaient déjà quitté leurs familles*» (page 113). À sa grand-mère, «*on ne parlait jamais de Liliane, Liliane était l'interdit de la sensualité, l'anomalie de la joie triomphant partout*» (page 104). Ses parents, qui avaient déjà craint dans son enfance que l'*«éparpillement des boucles noires»* de Michelle sur l'oreiller aient «*éveillé sa sensualité*» (page 155), trouvent «*dommage qu'il y eût en elle cette faille*» (page 113), ne désignent jamais son homosexualité, mais lisent des «*ouvrages sérieux*» qui en traitent et qui disent que c'est «*une maladie dont on peut guérir*» (page 58). Pour son père, c'est «*la forme d'une sexualité déviant*e»). Pour Guislaine, c'est «*le débordement d'une luxure de vivre, saine et naturelle*» (page 113), et elle l'imagine «*savourant sa première volupté au contact des lèvres d'une autre femme*» (page 136). À celle pour laquelle elle éprouve une «*sensuelle vénération*» (page 164), la jeune fille «*effrontée*» (page 118), la regardant droit dans les yeux, assène : «*J'aime les femmes et tu es jalouse, jalouse de toute cette expérience amoureuse que tu ne possédais pas à mon âge*» (page 114).

Elle est pleine de sollicitude pour Michelle, qu'elle attendait et désirait dès avant sa naissance («*Maman était très jalouse de mon amour pour toi*» [page 99]) ; à qui elle dispense une «tendresse nourricière» (page 125), qu'elle protège des «sournoises caresses» de la famille à laquelle elle déclare : «*Je vais la laver, moi, je l'aime*» (page 104), lui disant : «*Si tu as fait un mauvais voyage, ils ne doivent rien en savoir*» (page 105), proclamant qu'elle ne veut pas qu'elle meure «“gelée” comme une perdrix tuée par un chasseur dans les bois» (page 99).

Sa seule inquiétude lui est inspirée par «*la nostalgie d'un monde qui fût encore un lieu d'accueil pour tous les animaux et tous les habitants de la Terre*» (page 121) ; elle souffre de voir «*l'innocence avilie de la nature*» (page 122) ; elle se préoccupe de l'agonie des animaux de la forêt, des «*saumons qui meurent par milliers dans nos rivières*» (page 126). Convaincue que «*la Nature se dépeuplait*» (page 164), elle participe à «*un groupe écologique*» (page 104), à une «*réunion écologique*» (page 161), fait passer une pétition contre «*ces criminels qui noircissent l'azur*» (page 111). Mais, elle en est convaincue, elle «*sauverait la planète*» (page 120). Elle entreprend d'«*apprendre dès aujourd'hui à survivre*», «*refusant l'ère de la privation, pour les uns, l'ère de la mort, pour les autres*» (page 164). Elle se demande toutefois «*qui seraient ceux-là qui auraient encore l'oisiveté [?] de survivre*», regrettant cependant que «*ceux qui parlaient de survivre n'étaient pas les pauvres et les misérables, mais ceux qui vivaient déjà dans l'abondance ; survivre serait une autre forme de répression, de vengeance où les faibles, pauvres et misérables, seraient vaincus, l'Amérique du Nord aurait ses abris nucléaires, en Inde, ils péiriraient par milliers, c'était cela la justice de la société actuelle*». Elle porte ce jugement : «*Nous étions encore au Moyen Âge dans nos pensées, dans nos actions en apparence si civilisées*» (pages 162-163).

À la façon de l'écrivain qu'est Alexandre (de Marie-Claire Blais elle-même?), elle entend opposer aux volontés des chefs d'États ces «*boucliers fragiles*» que sont «*les mots*» (page 162). «*Elle s'est armée pour ses premiers combats*» chez ses parents (page 163), et, au souhait de sa mère : «*J'espère que tu changeras avec le temps*», elle oppose de catégoriques : «*Moi, Liliane, je ne changerai pas*» - «*Je vis, je résiste, je ne céderai pas*» (page 164). Se destinant à l'enseignement, elle entend «*guider ses élèves vers l'émerveillement de ses découvertes*» (page 163). Elle désire pour elle, pour tous, «*le bonheur, le bonheur permanent, indestructible, la dignité de chacun, de chacune*» (page 163).

Artiste engagée, «*son professeur de sculpture qui était Européenne* [peut-être la sculptrice française Geneviève Aurès du roman précédent de Marie-Claire Blais, "Les nuits de l'Underground"?] lui a parlé de ces noms héroïques, Rosa Luxembourg [socialiste révolutionnaire allemande qui écrivit des ouvrages d'économie où elle critiqua le système capitaliste, qui fonda la ligue Spartakus, contribua à la fondation du parti communiste allemand, et fut assassinée en 1919 lors de la répression], Käthe Kollwitz [peintre allemande qui trouva l'inspiration dans la population pauvre de Berlin, fut une socialiste et une pacifiste engagée, persécutée par les nazis] et bien d'autres». Ayant «*appris que sous la terreur stalinienne, une femme russe avait longtemps survécu à la torture en se récitant à elle-même chaque jour un poème de Pouchkine*», estimant que «*la terreur stalinienne n'était pas un événement du passé*» (page 165), elle se dit qu'«*elle aussi s'efforcerait peut-être de survivre en récitant la parole d'un poète, la prière d'un mystique*» (page 165). Elle pensait : «*Moi aussi, Liliane, je serai capable d'affronter les meurtriers de notre temps*».

Liliane, qui sait qui elle est, «*une artiste lesbienne*» (page 165), qui se montre forte et entreprenante, qui envisage non seulement «*son avenir*» mais «*leur avenir*» (page 163), qui échappe donc à l'égocentrisme des autres jeunes filles, est le seul personnage qui ait une attitude positive, qui soit vraiment idéaliste, vraiment libre aussi.

Adultes opposés aux jeunes, hommes opposés aux femmes, hétérosexualité opposée à l'homosexualité, Marie-Claire Blais a donc, avec un net manichéisme, construit des personnages stéréotypés qui n'existent que pour l'illustration et la défense de sa thèse.

Intérêt philosophique

Le roman de Marie-Claire Blais présentant une structure qui n'est pas commandée par sa dynamique interne mais par une démarche intellectuelle qui lui est extérieure et dont il n'est que la démonstration, le même message étant répété à intervalles réguliers, à travers non seulement le personnage qui lui donne son titre, mais plusieurs personnages adjoints, sans que la moindre contradiction soit apportée, ayant une nette fonction didactique, est bien un roman à thèse, presque un essai sinon un pamphlet, de fortes maximes apparaissant d'ailleurs fréquemment : «*Il faut être curieux, toujours aspirer à ce qui nous attire en dehors de nous-mêmes*» (page 12) - «*La haine, contrairement à l'amour, n'entraînait aucune servilité, aucune dépendance*» (page 55) - «*La nature humaine n'était-elle pas avant tout profondément vicieuse et entravée*» (page 63) - «*La pitié était l'une des fertilités de l'amour*» (page 109).

On entend parfois la voix de l'autrice (ainsi, page 124 : «*Paul avait raison, sa mère était réticente*»), mais jamais elle ne se dissocie des propos ou des pensées de ses jeunes personnages en suivant le mouvement intérieur de leurs méditations. Et, même si elle affirme avoir appuyé son livre sur une enquête auprès d'adolescents, on peut se demander dans quelle mesure elle ne leur fait pas exprimer ses propres pensées, si elle ne leur impose pas sa propre vision apocalyptique du monde, sa propre paranoïa.

La thèse de Marie-Claire Blais dans “Visions d'Anna ou le vertige” peut être définie par les notions suivantes :

Le romantisme : Le roman exalte des jeunes filles qui ne sont pas soumises à «*l'urgence de gagner sa vie*» (page 33), ne sont que des enfants gâtées par leurs parents, et, de ce fait, dégoûtées, tandis que, pour les deux fils de «*la femme qui venait d'Asbestos*», «*le besoin d'espérer était plus fort que tout, ils ne pouvaient s'empêcher de croire, de poser en la vie un téméraire acte de foi*» (page 37).

Ces jeunes filles ne sont, au fond, que de nouvelles incarnations de ces insatisfaits qui se sont manifestés au début du XIXe siècle qui étaient d'ailleurs, pour la plupart, de grands bourgeois ou des aristocrates. En effet, ne sont-elles pas, à la façon de Lamartine, avant d'avoir vécu, «*lassées de tout, même de l'espérance*», comme le poète québécois Nelligan qui n'était «*pas vieux, mais déjà las de vivre*» (‘*Hiver sentimental*’)? Ne pensent-elles pas que «*le destin avait déjà tout décidé, conclu*», «*ce destin aveugle et éternel*»? Ne se disent-elles pas qu'on «*avait déjà tout conclu et décidé à leur place*» (page 14)? Est-ce d'ailleurs sans arrière-pensée que l'autrice fait dire à Michelle qu'elle veut «*devenir Cosima Wagner, ou personne*» (page 58), car ne l'identifie-t-elle pas ainsi à Victor Hugo qui, enfant, proclamait : «*Je veux être Chateaubriand ou rien*»?

On retrouve, dans “Visions d'Anna ou le vertige”, les grands thèmes du romantisme :

- Le conflit des générations. On a vu qu'elles sont nettement distinguées et opposées.
- La condamnation de la société, de la bourgeoisie. Anna proclame : «*Ils me répugnent, ces gens, eux, leur ciel, leur mer, sous cet air paisible et serein, ils ne cachent que cruauté et hypocrisies*» (page 31), ne se rendant pas compte qu'elle est, elle aussi, une bourgeoisie, comme le lui fait d'ailleurs bien sentir la douanière.
- La célébration de la différence, de la déviance, de la dissidence, l'intérêt pour :
 - Les parias, Tommy et Manon «*préservant, avec leurs têtes qui s'érigeaient au-dessus du gouffre, leur dignité d'oiseaux de proie*» (page 133), vivant «*cette vie qu'ils appelaient une expédition non pas comme une aventure à la limite du dégoût, de l'avilissement*» ; c'était «*un roman d'aventures marqué par l'émotion de l'errance, loin du pays étranger, de la maison étrangère ; l'anarchie de l'imagination triomphait pour un instant des valeurs vides de la société*» (page 70) ; et, s'ils se prostituent, ils «*semblent agrandis par une grâce singulière* » (page 59), et Tommy naît «*chaque jour à la liberté, dans les bras des autres*» (page 62) !

- Les réprouvés, comme le père d'Anna qui, toutefois, à ses yeux, «avait trahi la liberté de l'opprimé, du fugitif, qu'il était hier» (page 80), tandis que Philippe lui a plu «parce qu'il était de ces êtres marqués» (page 96).

- Les criminels, comme les «passeurs de drogue» qui sont des «aventuriers encore prisonniers de leur enfance» (page 21).

- Le goût du voyage, de l'errance, la recherche de l'exotisme qui sont le fait des «drifters» : pour Anna, «la liberté de "drifter", c'était aussi l'émotion de l'errance, loin du pays étranger, de la maison étrangère, à l'aube, au soleil couchant» - «Tommy, Manon, émergeaient de l'humus des villes comme pour en renaître, l'un près de l'autre» (page 81).

- La vénération pour les peuples premiers qui ont été vaincus. On retrouve dans le roman l'esprit des hippies des années soixante qui se plurent à s'identifier aux Amérindiens (ces Indiens qui ont toutes les raisons d'être amers !). Ainsi, Tommy et Manon, errant quelque part en Amérique latine «dans leurs haillons si colorés, si bariolés, ne ressemblaient-ils pas à ces fiers Indiens qui priaient dans les églises [...] Comme les Indiens, ils éprouvaient cette nostalgie d'un monde perdu, lequel ne serait plus gouverné par les lois pures du sang, de la tradition, ils n'étaient plus, comme eux, que ces parcelles humaines, dans l'air, menacées de disparaître demain, ils étaient, eux aussi, les derniers débris d'un monde» (page 81). Plus loin, ils «lissaient les plumes de corbeaux dont ils paraient leurs tempes, les nuit de fêtes» (page 133).

- L'exaltation de la sensibilité qui est exacerbée chez Michelle en particulier.

- L'aspiration à un idéal, et la retombée dans la mélancolie, le spleen, les «nostalgies de son cœur» que même Guislaine nourrit (page 107), le désespoir.

- Le recours aux «paradis artificiels». Au sujet des stupéfiants, le texte oscille entre

- Une mise en garde (Philippe se piquait seulement «pour une seconde d'oubli, de vertige» [page 93] - Michelle «déperit de jour en jour» (page 49) en s'évadant dans le hasch, la cocaïne, l'héroïne ou l'acide. Cela rend «son corps pantelant», lui cause des «maux obscurs» (page 115), et «la nuit parfois, ce corps svelte avait la lourdeur du plomb» (page 29). Anna la voit dans la rue : «Sa démarche était évasive, disloquée, le regard de ses prunelles aveugles semblait lointain», «elle était si pâle» ; elle l'imagine se demandant : «Pourquoi tout devenait-il hideusement blanc, vide et sonore, le soleil, l'été, la transparence de la flamme de cet été?» (page 48) ; elle ressent «l'oppression de ce chagrin et la sécheresse de ces larmes» ; elle se dit : «Ce n'est pas en vain que l'on appelle cela "faire un trip" puisque chacun se devait de revenir, sans le retour, c'était l'éblouissement d'une infinie seconde, puis l'anéantissement total, rien de tout ce qu'elle contemplait maintenant ne serait plus» (page 49) - «Michelle comprendrait plus tard combien ce plaisir que procuraient les drogues était illusoire» (page 120) ;

- Un éloge : la drogue, «qui guérit, endort, exalte» (page 148), est «un remède, qui sait, une ivresse calante» (page 157), permet de «se délivrer du poids de l'existence goutte à goutte, la piqûre produisait dans ses veines une seconde existence qui atténuaît la banalité de la première, c'était une existence ineffable, incandescente, délivrée, personne n'osait nommer l'existence cachée car elle contenait trop de bonheurs, de satisfactions [...] la fulgurance du temps s'étendait partout autour de soi, en ne bougeant plus sur son lit, on descendait vers le vide lumineux et ses promesses de paix, rien n'était exigé de vous, sinon de glisser ainsi, à la dérive» (pages 13-14) - «Il fallait se piquer afin de ne rien ressentir, disait Tommy» (page 148). D'autre part, la drogue ouvrirait «cette voie nouvelle de la connaissance» qui permet «de saisir enfin que seule l'indifférence est la qualité sublime de la vie, que toute douleur est ressentie en vain» (page 13), cette attitude bouddhique, si exotique, étant d'ailleurs une autre manifestation du romantisme en notre temps, en contradiction, chez la romancière, avec cet autre romantisme qui veut que la souffrance soit nécessaire à la création artistique, puisque Alexandre a «réfléchi à ce conseil de Dostoïevski à ses débutants "pour écrire bien, il faut souffrir, beaucoup souffrir"» (page 15).

- La réflexion, à l'occasion de «funérailles noires» auxquelles se mêlent Tommy et Manon, sur «*le sens de ce voyage éphémère*» (page 132) qu'est la vie qu'on ne peut préserver que grâce à une «persévérence calculatrice» (page 19).

- La tentation du suicide.

- L'angoisse de la mort. Anna a la conscience aiguë de sa fragilité devant la mort, subit «*ce long jour sans sommeil qu'on appelle la vie*». Michelle refuse de se soumettre, comme le font les adultes, à «*la détérioration du temps*» (page 33) qui est le plus évidente dans le cas de sa grand-mère, «*chacun de ces fertiles battements de cœur enfantant la même mort*» (page 100).

Cependant, ces jeunes romantiques du XXe siècle que sont les personnages du roman ne sont pas toujours aussi charmants que leurs modèles, la romancière devant reconnaître que, «*de l'amour, ils ne savaient rien puisqu'ils ne parlaient que de sexe*», que, de la musique, «*ils ne savaient rien non plus se persécutant les uns les autres de sons hostiles*» (page 33) !

Mais le roman est bien romantique en exprimant les rêves et cauchemars d'une jeunesse en rupture avec la société, sans beaucoup d'espoir. Or le romantisme avait été inauguré par Jean-Jacques Rousseau, et certaines de ses idées sont reprises par des personnages.

Le rousseauisme.

Chez Jean-Jacques Rousseau, on trouve d'abord sa critique de la société que résume la maxime qui lui est attribuée : «L'homme naît bon, la société le corrompt». Elle trouve son écho chez Raymonde qui «*ne dirait jamais, comme Guislaine, ma fille a tort, mais plutôt que c'est le monde qui est mauvais*» (page 119), qui se dissocie de ses collègues, les thérapeutes, «*les éducateurs, les sexologues qui n'admettaient qu'une seule forme de sexualité, condamnant toute différence comme l'eût fait la société*» (page 131). Cet esprit imprègne tout le livre, sinon toute l'œuvre de Marie-Claire Blais qui manifeste ici une fois de plus une compassion inconditionnelle pour ses personnages favoris, compassion pour les enfants qu'éprouvent facilement les gens qui ne se collètent pas avec eux (n'est-ce pas Jean-Jacques? n'est-ce pas Marie-Claire?), qui se penchent sur le sort des enfants des autres tout en se gardant bien d'en avoir ou de s'en occuper !

Rousseauiste encore, la romancière s'est faite l'interprète éloquente du désarroi des enfants gâtés et révoltés (révoltés parce que gâtés) que produit en particulier l'opulence de l'Amérique du Nord, allant jusqu'à justifier leur délinquance et leur désir d'un suicide qui serait «*collectif*» (page 16).

La contestation de la société à laquelle s'est livré le philosophe atteint ici une grande intensité.

D'autre part, Rousseau a été un chantre de la nature dont il est dit dans le roman qu'elle «*était ainsi faite qu'elle nous enveloppait sans nous voir [...], l'eau, l'air, la lumière nous rappelaient notre innocence perdue, en un monde où nous allions les condamner à ne plus être, sauf dans les tableaux*» (page 31). Il fut aussi le précurseur de la protestation écologiste qu'on retrouve dans le roman :

- Pour Anna, Tommy et Manon sont des victimes de la pollution : «*On les avait empoisonnées avec la fumée de nos usines, on avait appauvri leur sang en leur donnant une eau corrompue par les pluies acides*» (page 59).

- Anna, identifiant ces «*chacals*» que sont Tommy et Manon aux chiens errants, voit «*ces frères humains, jeunes, beaux, et en santé, déchoir au rang des bêtes, quand, pensait-elle, avec colère, c'était parmi les hommes que germaient la honte et le scandale*» (page 52). Elle ajoute : «*De nobles chiens errants, affamés mais lucides observent cette décadente race supérieure, celle des hommes, que ne rachetaient plus les gestes de l'amour*» (page 147).

- Guislaine veut que la famille aille s'établir à la campagne : «*On laisserait derrière soi cette vie expirante des villes*» (page 102).

- Le message est surtout manifeste à travers Liliane. Sa seule inquiétude lui est inspirée par «*la nostalgie d'un monde qui fût encore un lieu d'accueil pour tous les animaux et tous les habitants de la Terre*» ; elle se préoccupe de l'agonie des animaux de la forêt, des «*saumons qui meurent par milliers dans nos rivières*» (page 126). Elle «*songeait à ces hordes de renards, de chevreuils, abandonnant la campagne, la forêt, pour ces périphéries des villes, errants, errants, à nos frontières, dans nos déchets, car les chasseurs les avaient déracinés et lentement ils s'acheminaient vers leur agonie collective, sans plus de force pour la lutte, parmi nous, ils venaient mourir, mendier une paix finale, abjecte, dans notre abjection, fouinant parmi nous, dans nos débris, ces hordes de renards, de chevreuils, que nous avions déjà massacrés, Michelle ne les verrait jamais courir, dans leurs bois, leurs forêts, ils étaient déjà tués par les hommes [...] dans ces zones de notre abjection où déjà s'entassaient tous nos cadavres*» (pages 119-120). Elle cède à «*l'inéluctable panique qu'un jour nous allions tous mourir*», à «*la fatalité d'une négligence universelle qui venait s'abattre sur chacun*» (page 110). Elle se plaint dans cette vision apocalyptique : «*Tous vaincus, ils seraient expulsés de la terre qu'ils avaient appauvrie, meurtrie, comme ils le méritaient*» (pages 110-111). Elle fait passer une pétition contre «*ces criminels qui noircissent l'azur*» (page 111). Elle participe à «*un groupe écologique*» (page 104), Elle «*sauverait la planète*» (page 120), naïve et orgueilleuse prétention à laquelle Marie-Claire Blais semble adhérer en reprenant ce slogan.

L'anarchisme : On acquiesce à l'éloge que fait Tommy de «*la liberté du "drifter", une liberté ingrate mais sans compromissions*» après l'apologue du «*jeune ouvrier rentrant chez son père*» qui ne le reconnaît pas, et dont Tommy, qui le voit comme «*un esclave*», se dit que «*ce brave garçon perd sa vie dans le travail*». Cette liberté est celle du «*chien errant*» qui «*n'éveillait dans l'âme du pauvre que sa haineuse colère*», alors qu'il n'est pas soumis à «*ces maîtres qui maniaient avec tant d'impuretés, de mercantilisme, la noblesse de sa race, la candeur de ses espérances, hantées par ces possessions matérielles qu'il ne pourrait jamais atteindre*» (page 83). «*Chien errant*» fait d'ailleurs songer à la fable de La Fontaine, «*Le loup et le chien*», où apparaissaient déjà les mêmes idées de l'importance et de la dignité d'une indépendance pauvre mais fière, préférable à une servitude bien nourrie, la nécessité d'une énergie stoïque, de l'acceptation du risque, contre la mollesse, la soumission, le confort.

Mais on tique à la lecture de : «*Ce qui leur échouait naturellement de la table des bourgeois, de la maison de leurs parents, comme de toute autre institution sociale dans laquelle Michelle et ses sœurs n'avaient pas de droits, pourquoi ne le prenait-elle pas de force, comme elle eut dû le faire, ou pourquoi Michelle associait-elle cet acte de prendre ce qui lui était dû, au vol, au vandalisme dont on accusait la jeunesse? Elle avait tort, pensait Anna, car les mots vols, vandalisme, n'existaient que pour leurs faux juges qui étaient, eux, les coupables de ces fautes*» (page 19). Ne croirait-on pas que ce texte est de Proudhon (qui proclama : «*La propriété, c'est le vol*») ou de Bonnot (qui, avec sa bande, attaquait les banques en automobile, ayant commis des meurtres au passage, tout cela au nom du «*droit à la reprise individuelle*»)? La critique du monde occidental, de son injustice, de sa décadence, est constamment menée sur ce ton menaçant.

Et, pour cette jeune fille de bonne famille qu'est Anna, véritable pétroleuse qui déteste les bourgeois, qui fustige leur inconscience et leur dureté, reprochant aux vacanciers (Marie-Claire Blais n'en est-elle pas une à Key West?) leur insensibilité «*à l'égard des chiens errants comme des "drifters"*» (devraient-ils consacrer leurs vacances à recueillir et à soigner les uns et les autres?), le monde de Peter était «*déjà effrité sous le choc de toutes ces dents souterraines qui le minaient*» (page 79) ; «*le glas de la terreur avait sonné [...] les pièces de cette charpente qu'était l'univers de Peter [...] étaient rongées en dessous par la faim de carnassiers tels que Tommy, Manon et leurs semblables, qui, eux, venaient conquérir le monde et ses splendeurs, par en bas, avides et consciencieux, dans la destruction de cette charpente, comme ils l'étaient lorsqu'ils en rongeaient les pièces, les répulsifs fragments, pour leur survie quotidienne, avant l'écroulement de cette charpente*». Elle se déclare «*de cette race qui pourrait un jour menacer de les détruire, lui, Sylvie et toute la fragilité de son bonheur*» (page 79), car «*aucune frontière ne séparait plus désormais celui qui avait faim de celui qui sera dévoré*».

Mais, contradiction apparente, au sujet de Tommy et de Manon, elle se demande d'abord si «*la liberté du "drifter" n'était pas sa dernière tentative d'enracinement à l'aventure humaine*», puis «*si abjecte que fût cette aventure, n'était-elle pas liée à l'assouvissement des besoins de leurs corps*», les voyant comme «*les vivisecteurs de l'humanité dont ils soulevaient jusqu'à nous les entrailles*» (page 80).

Marie-Claire Blais réprouve l'injustice sociale et, en particulier, le racisme dont se plaint Tommy. Il inspire à Anna le «*dégoût pour cette souveraineté blanche qui se croyait si séduisante, attrayante, qui n'avait d'attraits que sa confiance débonnaire en elle-même*» (page 53), pour «*cette race qui l'avait humilié, dégradé, pendant des siècles*» (page 55), «*ces maîtres qui maniaient avec tant d'impuretés, de mercantilisme, la noblesse de sa race, la candeur de ses espérances, hantées par ces possessions matérielles qu'il ne pourrait jamais atteindre*» (page 83). Anna fait, de «*celui que l'on avait chassé, loqueteux et triste, aux portes des restaurants*», un «*prince dont la tête touchait aux nuages du ciel*» (page 68), et, d'*«un minuscule enfant africain»*, «*l'un des anciens princes de sa race*», un «*jeune roi à la dérive*» (page 149). Remarquons qu'au racisme dont Tommy s'estime victime, il en oppose un autre, puisque, affirmant que «*la chair des Blancs était frileuse, glacée, sans fermeté, faite pour céder*» (page 53), vouant les Blancs à «*une éternité de haine*», au «*déchaînement d'une agressivité éternelle*», il les menace : avec «*ce souffle pur et fort de sa haine*», «*il reviendrait un jour, avec les chiens errants, dans ces mêmes lieux, pour dévorer ces hommes dont il mangeait aujourd'hui les restes du repas*» (page 56).

Au-delà s'exerce la violence des États. Elle se manifeste d'abord par les douaniers et douanières qui «*attendaient Anna comme une proie*» (page 151), une certaine lutte des classes se faisant jour à travers le reproche que lui assène une douanière, celui d'être «*une fille de riches qui étudiait à l'étranger*» (page 153), l'hostilité croissant entre la fonctionnaire et la jeune bourgeoise qui, imbue d'une hauteur aristocratique, se montre méprisante : «*La cruauté est aussi le vice des simples*» (page 153).

Liliane méprise «*la justice de la société actuelle*» (page 163), «*la conséquence d'un élan de liberté étant souvent l'incarcération, la mort*» (page 43). La violence de la satire de la volonté d'ordre éclate dans l'évocation de ces «*Centres Sécuritaires*» «*qu'on nommerait Écoles de Réhabilitation, cette fois, à l'écart des villes, dans des zones entourées de barbelés, mais si loin des villes, dans les champs, on ne les verrait plus, des pensions souterraines*» (page 134) : quel lecteur peut croire à un tel projet alors que la tendance générale est au traitement laxiste et même bienveillant de toutes les espèces de criminels?

La décadence des mœurs, due aux «*valeurs vides de la société*» (page 70), à ces «*jeux du mensonge et de la promiscuité sans lesquels la société ne pouvait pas vivre*» (page 18), entraîne la dégradation de l'âme humaine. Elle est provoquée, entre autres causes, par les médias : sont dénoncés à la fois «*ces sourires frivoles que l'on voyait partout à la télévision, dans les journaux, ces visages burlesques si peu liés à la responsabilité de vivre*» (page 163) et «*ce spectacle de calamités auquel chacun assistait, chaque jour, à la télévision ou dans les journaux*». Aussi, «*la lente dégradation du monde avait-elle commencé dans nos corps, dans nos cerveaux*» (page 17).

Sont épinglez tous les détenteurs d'un pouvoir, tous les gardiens de l'ordre : les parents, les enseignants (non, curieusement, ils sont oubliés, et on voit même Liliane se destiner à cette carrière !), les policiers, les douaniers, les geôliers, les politiciens, tous ces «*tortionnaires civilisés*» qui attendaient les jeunes «*partout, aux frontières des pays, dans les discothèques qu'ils fréquentaient*» (page 43) : il faut donc ajouter à la liste les portiers de ces établissements !

Au sommet de la pyramide sociale trônent les gouvernants dont la folie fait que «*le napalm souffle son vent de mort, les champignons atomiques répandent leur pourriture, la famine emporte des milliers de personnes*» comme ce fut le cas, en particulier, au Biafra (qui fut pourtant une guerre civile purement nigériane !) ; ils éliminent «*une partie de la planète, par la disette et la faim*» ; ils ne songent pas «*aux millions d'enfants qui mouraient avant l'âge de cinq ans car le sang noir du Sahel était sec*» (page 65). La préoccupation écologiste de Liliane la conduit aussi à une violente dénonciation des «*chefs*

d'États» : «*S'ils prophétisaient une ère de privation, cette privation ne serait pas leur épreuve, mais celle des autres, car ne vivaient-ils pas dans un luxe outrancier, provoquant, dans leur insolence, des émeutes parmi ceux qu'ils oppriment, gardaient sous leur joug*». «*Imposteurs respectables aimant le luxe, l'argent, le pouvoir, ils ne disaient jamais la vérité, même dans leur mansuétude, ils étaient faux et fourbes*» (page 162).

Est rappelée la guerre du Vietnam où «des jeunes gens, comme Peter, tuaient, bombardait des villes, des villages, au napalm, tuaient, tuaient sans remords, parfois avec exaltation, ils tuaient de près ou de loin, de leurs hélicoptères, exaltés, oui, pas seulement par la frénésie que leur procuraient le LSD ou d'autres drogues, mais par le brouillard de sang qui montait de la terre dévastée, s'ils continuaient de tuer, c'est donc qu'ils avaient connu cette coupable exaltation» (pages 73-74). «Ces tourmenteurs d'innocence venaient du ciel, dans leurs hélicoptères, coupant les maisons, abattant des écoliers, pendant qu'ils couraient [...] ils avaient eu, ces soldats, une vue d'ensemble des villages, des hameaux qu'ils allaient brûler, ils avaient observé tous les détails d'un œil fourbe, calculateur, ils avaient perçu le ralentissement de l'écolier qui tombait, le cri d'une vieille femme sous son toit incendié, mais dans leur ivresse, ils avaient continué leur massacre, riant et bavardant entre eux et c'est bien dans ce monde que Sylvie vivrait demain, pensait Peter, sous ce ciel armé de toutes les colères, de toutes les vengeances» (page 78).

La colère culmine dans le refus de Dieu (ce par quoi le roman n'est pas du tout romantique) : «*Tommy et Manon ne priaient pas, eux, produits eux aussi d'une civilisation violente, disaient-ils, ils redressaient par leurs actes de révolte, l'humble incantation des pauvres venus de la montagne, ils ne priaient pas, ils eussent aimé massacer la création de ce Dieu absent, coupable de tous les crimes, mais dans l'effondrement des beautés de l'univers, sous la main de l'homme*» (page 81). Alexandre est plus précisément le porte-parole de l'autrice quand il pense : «*Nous n'avons aucune réponse à la question de Dostoïevski, à cette constante interrogation de nos vies, comment justifier Dieu ou les hommes devant les larmes des innocents, cette question, nous n'osions plus même la poser aujourd'hui, tant notre cruauté était immanente, fonctionnelle, liée aux mécanismes destructeurs de notre époque*» (page 42).

Le catastrophisme : Marie-Claire Blais qui, longtemps, s'est complu dans le misérabilisme, dans la peinture de malheurs individuels ou familiaux, ne pouvait qu'évoluer vers l'obsession de catastrophes collectives, de l'apocalypse que devrait être cette prétendue fin de civilisation, faisant s'inquiéter Liliane : «*Que d'images funestes, dans ce mot, l'avenir*» (page 163). Elle prévoit la destruction de la Terre soit par la catastrophe nucléaire, soit par la catastrophe écologique.

Anna voit la menace d'explosion nucléaire que fait courir «*l'armée des nazis contemporains, les plus savants, les plus subtils de notre Histoire*» qui montrent «*la complète inhumanité de leurs cerveaux*» dans «*leurs guerres expérimentales*» : «*Des millions devaient périr dans les dix prochaines années*», «*la catastrophe était admise non seulement conçue, mais concevable*», du fait d'*«une collision d'intérêts entre les puissants, et le chiffre était exact, 70 millions à 160 millions de morts dans un seul pays»* (page 47). Pour elle, il faut «*se préparer à l'ultime sacrifice de notre civilisation*» après lequel «*les présidents et leurs armées [pourquoi seraient-ils préservés?] survoleraient nos cratères de sang et de cendres, ils iraient en hélicoptères, heureux vacanciers fuyant les charniers d'os et de sang, loin de notre agonie longue et cruelle*» (page 47).

La catastrophe écologique est prévue par Guislaine qui est obsédée par «*cette fumée des villes, en été, le ciel couvert de mazout [...] cette fumée des villes qui détruisait la santé des enfants*» (page 105), et surtout par Liliane qui entreprend d'*«apprendre dès aujourd'hui à survivre»*, «*refusant l'ère de la privation, pour les uns, l'ère de la mort, pour les autres*» (page 164), se demandant toutefois «*qui seraient ceux-là qui auraient encore l'oisiveté [?] de survivre*», regrettant cependant que «*ceux qui parlaient de survivre n'étaient pas les pauvres et les misérables, mais ceux qui vivaient déjà dans l'abondance ; survivre serait une autre forme de répression, de vengeance où les faibles, pauvres et misérables, seraient vaincus, l'Amérique du Nord aurait ses abris nucléaires, en Inde, ils péiraient par milliers, c'était cela la justice de la société actuelle*» (pages 162-163).

Or cette «cruauté», ces «mécanismes destructeurs» sont l'œuvre des mâles, et le seul espoir résiderait en une prééminence prise par les femmes.

Le féminisme : Si la mère de Paul s'apitoie sur son fils qui «n'a pas le temps de s'occuper de toutes ces femmes dans la maison», si elle pense que «chaque homme a aussi sa vie, le souci de sa carrière», que «les femmes d'aujourd'hui, avec toutes ces idées de domination qui les tourmentent, n'ont pas même le sens de l'humour, ne savent plus comprendre, aimer les hommes comme jadis» (page 101), les autres personnages féminins du livre servent à Marie-Claire Blais (dont on a vu, à travers l'étude des personnages, qu'elle aime s'en tenir à l'expression d'un manichéisme sexuel), à l'affirmation d'un féminisme agressif et même délirant.

Ses personnages masculins sont des oppresseurs ; sauf :

- un «mathématicien génial de 17 ans» (page 58), «un futur Einstein» (page 59), qui n'a pu être un personnage car il considéra que «la vie n'était pas faite pour être vécue» (page 58), et se suicida pour ne pas devenir «un futur destructeur de l'humanité», pour préserver «l'innocence dont il avait rêvé» (page 59) ;

- le «garçon d'une douzaine d'années» qu'Anna voit, dans l'avion, jouer avec des poupées (page 150), qui «conservait encore la qualité de son indépendance, il était créateur, son imagination serait délirante, si demain on lui laissait la vie» (page 151) ;

- Tommy qui, selon l'autrice, échapperait à l'indignité masculine intrinsèque du fait de la couleur de sa peau ;

- les artistes que sont l'architecte Philippe et l'écrivain Alexandre qui condamne l'égoïsme de ses congénères : «Les hommes, disait-il, ont toujours éprouvé ce besoin d'être libres de leurs liens, quand les femmes, elles, au contraire, sont sensibles à ce qui les rattache à la terre» (page 15). Les artistes, étant à l'écoute de leur sensibilité, peuvent vraisemblablement exprimer la part féminine en eux. Aux yeux de l'autrice, Philippe a le mérite supplémentaire d'être drogué car «un habitué des drogues ne vous écrasait pas de sa protection» (page 40) ; sa dépendance lui permet d'être soucieux de l'indépendance d'Anna car il lui déclare : «Dans la captivité de mon amour, tu serais sans le savoir destituée de tes droits» (page 168). Mais, si elle reconnaît sa dette à l'égard de son amant, elle critique «sa cupidité» qui lui a fait accepter une «transfusion de vie, de sang». Et elle poursuit pour se lancer dans une diatribe anti-masculine : «C'est ainsi qu'ils agissent, eux, après tout, ils prennent tout ce que nous sommes» (page 96), ce «eux» étant à la fois méprisant et ambigu.

Cette ambiguïté court d'ailleurs constamment dans le texte du fait que le mot «hommes» est employé sans qu'on sache toujours bien s'il désigne seulement les mâles ou l'ensemble des êtres humains. Ainsi, quand Anna déclare que «sur cette Terre des hommes, le passé, le présent se confondaient en une seule idée fixe : la dégradation de l'âme humaine» (page 154), on ne sait si l'accusation ne désigne qu'une moitié de l'humanité ou son ensemble, comme l'avait fait Saint-Exupéry avec son «Terre des hommes».

Mais il est sûr que, souvent, c'est bien la moitié masculine de l'humanité qui est complètement méprisée, ce qui fait que, de même que le rejet des Blancs est aussi un racisme, le rejet des hommes est aussi un sexism !

Il est répété que s'exercent «la cruauté de l'homme» (page 20), «la terreur mâle, omniprésente dont la brutalité était souverainement permise» (page 21) ; que s'imposent «les rites de la contrainte mâle» (page 141). Le patron de la taverne grecque qui va sacrifier «une chevrette» est vu comme un «boucher qui incarnait une mafia si sourde qu'on ne la voyait ni ne la reconnaissait, car elle était l'Homme, la Ville comme il l'avait faite, et tout ce que l'homme avait manié et touché à des fins malhonnêtes, sous ce règne d'une peur magistrale, il y avait les femmes inclinées et courbées, et celles qui, comme Michelle, ne savaient rien encore des ordres auxquels elles devraient obéir. Il y avait aussi, pensait Anna, celles qui ne disaient rien et qui souriaient avec complicité comme le faisait la jeune serveuse du patron, c'était une pâle forme, sans nom, debout aux côtés de cet homme, mise là par la vie pour le servir et servir sa bassesse», la serveuse étant forcément une esclave, et le patron étant forcément indigne, «n'étant qu'une illustration passagère d'une violence infiniment plus redoutable et plus cachée qui rêvait de les anéantir tous, elle et les êtres de son espèce ou tout ce qui, comme la chevrette, était le symbole de la fragilité» (page 20).

Si la société n'est, à ses yeux, que rapports de forces, que violence des militaires, c'est qu'elle est dominée par les mâles, Marie-Claire Blais reprenant l'idée que le pouvoir dans son essence même est masculin et, de ce fait, condamnable.

Les mâles sont dénoncés d'abord pour leur pouvoir sexuel. À Peter est attribué quelque geste incestueux vers Anna. Mais il est méprisé aussi pour cette enfant qui lui est venue, qui est «*l'offrande de sa virilité*», et grâce à laquelle il «*était devenu un homme*» (page 46). Marie-Claire Blais adhère même à la paranoïa puritaine des féministes états-uniennes les plus féroces. Ainsi elle évoque un de ces «*cavaliers de la mort qui étaient là sur les dunes*», surveillant les plages du Sud, «*ces lieux de repos où les rites de la contrainte mâle semblaient abolis*», et elle imagine que «*l'image qu'il retenait dans ses jumelles, d'un corps de femme qu'il avait un instant violé [...] le gonflait d'une jouissance téméraire, ce sentiment de jouissance qu'il éprouvait, sur son cheval, étendait son autorité, de cette pointe d'un sein qu'il avait humecté de la caresse de son œil, comme l'eût fait une mouche sale, jusqu'à ces installations nucléaires s'érigent avec la puissance de son sexe, de sa puissance rusée et sans méfiance, incalculable, gigantesque, au-dessus de ces milliers de vies qui grouillaient là à la façon éphémère des libellules, entre le ciel et l'eau, ignorant l'approche du feu qui brûle et sacrifice*» (page 141). La romancière semble alors n'être pas loin, pour éviter ce viol par le regard, de faire la promotion de la «*burkha*» pour toutes les femmes, tandis que son imagination délirante lui fait associer la prétendue érection sexuelle du cavalier aux phallus menaçants que sont les missiles !

D'autre part, les mâles sont dénoncés pour leur froideur. Guislaine exprime la sempiternelle insatisfaction sentimentale féminine en se disant : «*Je meurs de vivre sans passion, sans cet amour dévorant que nous avons connu autrefois*» (page 106), accusant son partenaire de cette insuffisance sans concevoir que, dans cet attiédissement, elle a peut-être, elle aussi, une part.

De plus, les mâles sont vilipendés pour leur pouvoir financier sur les femmes. Du moins, peut-on comprendre ainsi qu'Anna se dise «*liée à Peter, le serait toujours par ce lien de l'opulence, car on ne pouvait se séparer d'une race qui était partout la seule visible, la seule visiblement opulente*» (page 55).

Les mâles sont encore critiqués pour leur pouvoir intellectuel. À travers la réticence de Guislaine devant «*les ouvrages philosophiques dont Paul lui imposait la lecture*», qui sont nés derrière «*ces fronts d'hommes, ces yeux, comme les yeux de Paul, qui ont absorbé tant de science, toutes les connaissances de l'humanité*» (page 106), qui ne sont plus pour elle qu'un «*tissu de mots sobres et muets*» (page 106), où elle ne trouve «*qu'une morne agressivité*», où ne se manifestent pas «*l'intuition, la finesse répondant aux nostalgies de son cœur*» (page 107), on décèle le refus féministe d'une rationalité qui ne serait que masculine (pauvre Simone de Beauvoir trahie par les siennes !).

Les mâles sont enfin vomis pour leur pouvoir politique et militaire. Si le monde est toujours entre les mains des puissants, c'est qu'il est dominé par les mâles (Marie-Claire Blais ne tenant pas compte du fait que Margaret Thatcher était alors première ministre en Grande-Bretagne, y mettant en place une série de réformes radicales qui provoquèrent un dramatique accroissement des inégalités économiques !)

- «*La terreur mâle, omniprésente dont la brutalité était souverainement permise*» a suscité «*ces machines de terreur qu'étaient la prison, la nation, l'État [...] l'armée*» (page 21).

- «*Ces mots en lesquels elle [la mère d'Anna] avait foi, rééducation, transformation [...] appartenaient à un État créé par des hommes qui gouvernaient, ils appartenaient au monde de la loi, à l'homme qui les avait inventés de siècle en siècle sans comprendre qu'ils étaient des mots de terreur.*» «*La loi sévissant sur les mineurs*», sur les délinquants, est une loi d'hommes (page 21).

- Si la douanière exerce «*cette méchanceté ou cette facile cruauté [...] qui maintenait en ce monde une force irrémissible*», c'est que «*cette force malsaine que les hommes exerçaient entre eux, dans leurs armées, leurs dictatures, ne l'avaient-ils pas transmises aux femmes dans l'exercice de leurs pouvoirs plus faibles, et les victimes de ces femmes étaient bien souvent d'autres femmes*» (page 154).

- Est dénoncée «*la virile hypocrisie des chefs d'État*» (page 162), celui-ci ayant été «*créé par des hommes qui gouvernaient, qui avaient inventé de siècle en siècle des mots sans comprendre qu'ils étaient des mots de terreur*» (page 210).

Enfin, la révolte ne s'exerce-t-elle pas contre Dieu lui-même parce qu'il est une figure patriarcale ?

Contre cette domination masculine, apparaît tout à fait légitime (elle l'est pour tout être humain) la revendication de Guislaine qui veut acquérir «*l'élémentaire droit de vivre selon ses propres désirs et non plus ceux des autres*» (page 106). Mais Marie-Claire Blais va plus loin.

On a vu aussi que le personnage vraiment positif, tout à fait libre, qui est plein d'assurance, qui a le projet d'un rôle social, qui incarne «*le bonheur de vivre*» (page 88), qui «*touchait de son front quelque zénith mystérieux*» (page 118) est Liliane. Au contraire des autres, elle est forte, dotée d'une inépuisable vitalité, d'une générosité qui la pousse vers l'enseignement et le souci des autres et de la planète, mais aussi d'une chaude sensualité qui la porte vers les femmes.

Et voilà ce qui la rend exceptionnelle : l'homosexualité féminine serait la solution à tous les maux de l'humanité, sinon à l'humanité elle-même car est bel et bien formulé le rêve des féministes radicales, celui d'*«un monde meilleur où les hommes seraient bannis»* (page 68), sans se rendre compte qu'elle se contredit en déclarant que : «*C'est du sentiment de supériorité, de mépris, de domination de l'autre que découle tout le mal et toute la cruauté.*»

L'autrice devant s'identifier à l'écrivain de son roman, Alexandre, et celui-ci reprenant les propos d'Aliocha dans “Les frères Karamazov” de Dostoïevski, et pensant que «*le seul sujet d'un romancier d'aujourd'hui est la survie de l'espèce*», on peut toutefois se demander si celle-ci ne devrait pas, pour elle, être exclusivement féminine.

Le roman est donc, en fait, principalement un pamphlet féministe comme une apologie de la jeunesse dégoûtée et révoltée ! À cette Anna qui, avec l'accord tacite de la romancière, proteste contre le sort qui lui est fait : «*Y avait-il une injustice plus grande que celle de comprendre qu'on vous avait donné la vie tout en vous en privant*» (page 31), son existentialiste de mère, si elle n'avait abandonné toute responsabilité au nom du laxisme ambiant, aurait pu lui servir la leçon de Sartre : «*L'important n'est pas ce qu'on fait de nous, mais ce que nous faisons nous-mêmes de ce qu'on a fait de nous.*» (‘*Saint Genet, comédien et martyr*’).

André Durand

Faites-moi part de vos impressions, de vos questions, de vos suggestions !

Contactez-moi

Peut-être voudrez-vous accéder à l'ensemble du site :

www.comptoirlitteraire.com